This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

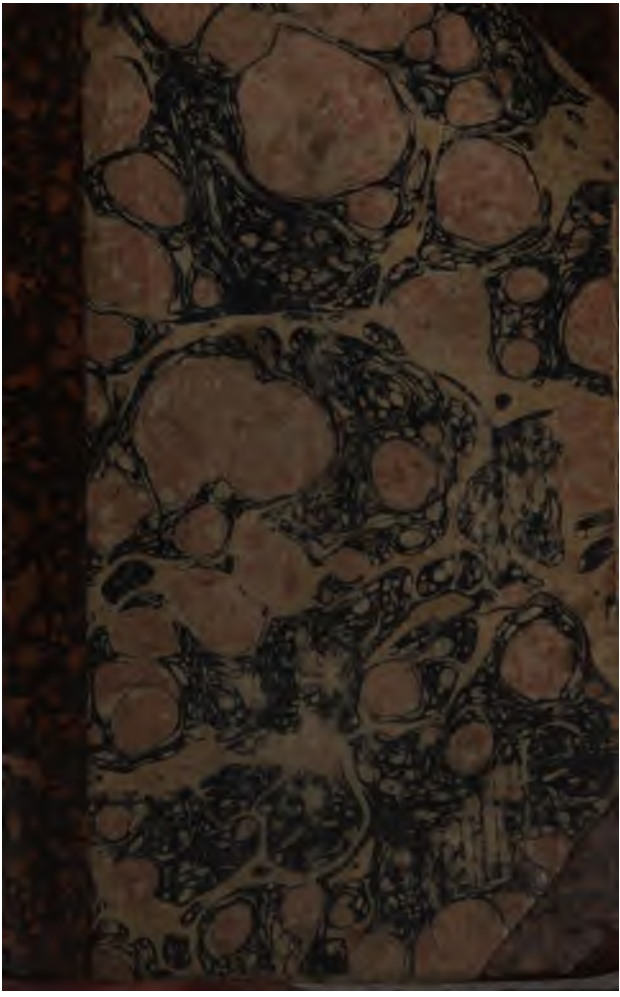
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

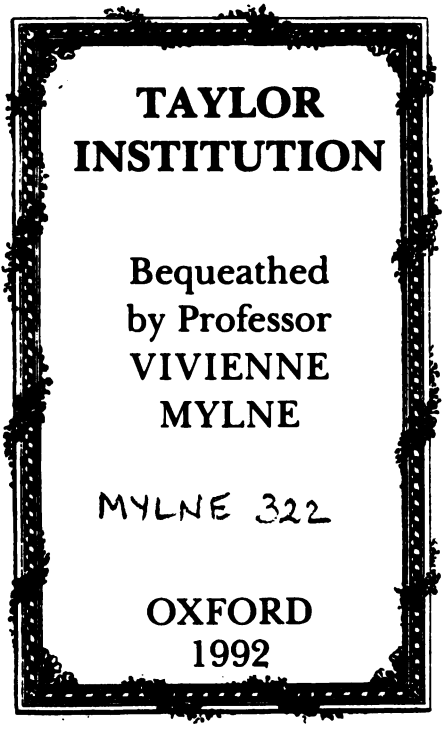
En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`



18.

by F.-G. Ducray-Du

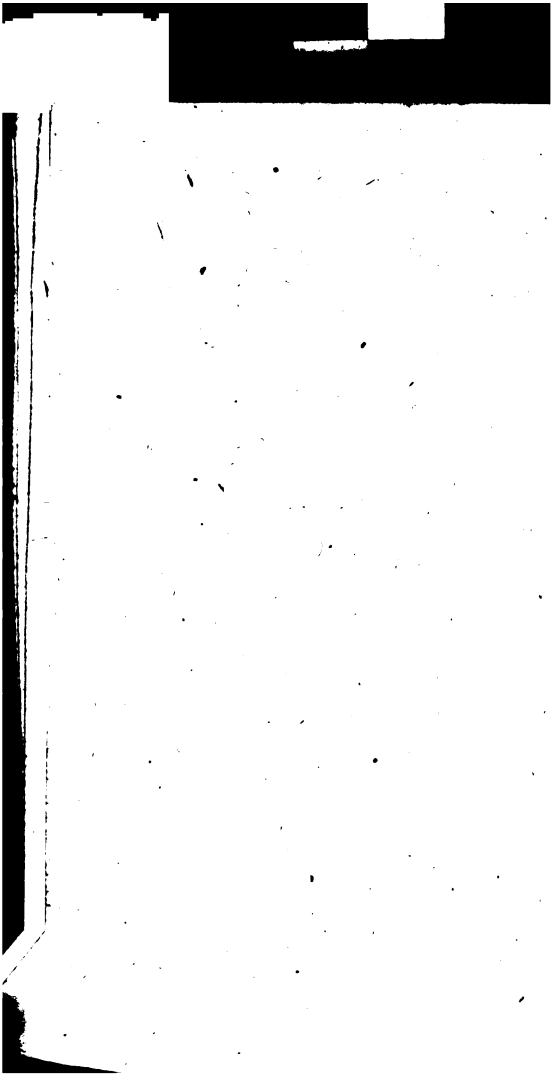
MMF 91.18


TAYLOR
INSTITUTION
Bequeathed
by Professor
VIVIENNE
MYLNE
MYLNE 322
OXFORD
1992

LES

PETITS MONTAGNARDS

AUVERGNATS.



ETIT-JACQUES

ET

GEORGETTE,

OU LES

ETITS MONTAGNARDS AUVERGNATS;

r *l'Auteur de* LOLOTTE *et* FANFAN, *&* *d'*ALEXIS *ou* LA MAISONNETTE DANS LES BOIS.

ez pauvres Orphelins, tâchez d'attendrir es cœurs ſenſibles & de rencontrer quelque part la paix & le bonheur !.....

TOME SECOND.

1792.

TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
16 SEP 1992
OF OXFORD
LIBRARY

SOMMAIRE
DU LIVRE CINQUIEME.

DIGRESSION sur l'enfance & sur l'éducation.—Fin de l'aventure du voleur.— Les deux Montagards sont en liberté.—La vieille leur indique leur route.—Petit-Jacques & sa sœur s'arrêtent sur le bord du grand-chemin.— Ce qu'ils y font.—Une Dame & un Cavalier inconnus les prennent en amitié.—Conversation.—Victor.—Ils sont adoptés par les deux étrangers.—Montent dans leur chaise de poste.—La Marquise d'Artigues.—Le Baron de Brécourt.—Description du château de la Marquise.—Coup-d'œil rapide sur quelques villes du Bourbonnois.—Du Berry.—Et de la Bourgogne.—Sort des petits Montagnards dans le château d'Artigues.—Aventure du

manuscrits

PETIT-JACQUES
ET
GEORGETTE,
OU
LES MONTAGNARDS
AUVERGNATS.

LIVRE CINQUIEME.

Ou ſont-ils ces êtres durs, froids & paſſifs, qui n'éprouvent aucune émotion à la vue de l'enfance, qui ne s'attendriſſent point ſur le ſort d'un orphelin abandonné, ſans appui, ſans parens ? Qu'ils viennent ces gens inhumains, barbares même, qui oſent vous dire, avec un ſourire moqueur : *Je n'aime point les enfans !* .... Vous n'aimez point les enfans,

ious leurs yeux : vous
digué mille petits ſoins dans l'âg
étiez incapables de les connoî
les ſentir ?... Se ſeroient-ils r
plaiſir, donné mille tourmens,
cumuler des richeſſes, & vous la
tune brillante ou honnête dont
ſez maintenant ? A coup sûr, vo
ingrats, vous qui tenez ce proj
geant pour l'humanité ! vous ne f
pour vos enfans ce qu'on a fait
& vous ne rempliriez jamais d
ſacrés de la paternité !

L'enfance & la vieilleſſe ſe
des choſes : timidité, il

de votre avis. Quand je cite la vieilleſſe, j'entends ici celle qui, avancée, glacée par l'âge, altere toutes les facultés phyſiques & morales, & près du tombeau, nous donne toute la foibleſſe que nous avions au berceau. Ainſi donc l'enfance eſt intéreſſante même par ſes défauts; mais que ſes qualités ſont attachantes! que ſon ſourire eſt ingénu! que ſes careſſes ſont innocentes! Si vous lui plaiſez, vous voyez, à votre aſpect, ſes petits traits s'animer, ſon œil vous fixer avec ſenſibilité; elle eſt toujours autour de vous, dans vos bras, ſur vos genoux; elle ſerre vos mains, vous embraſſe à tout moment, vous importune enfin de ſon amitié. Rien ne peut la détacher de vous; une réprimande l'afflige, un ſourire la conſole; une correction lui fait verſer des larmes, une légere récompenſe les eſſuie.

Voyez ce petit enfant que vous venez de punir d'une faute pardonnable à ſon

âge ; il pleure, il gémit ; puis bientôt il cherche à deviner dans vos yeux ſi vous êtes encore fâché contre lui ; y remarque-t-il un reſte de courroux, il ſe retire confus, honteux, il n'oſe marcher ; mais dès qu'il s'apperçoit que votre colere eſt paſſée, il s'approche doucement, vous regarde, ſemble n'attendre qu'un mot de douceur pour ſe jeter ſur vous, & vous prodiguer les careſſes les plus touchantes. C'eſt pourquoi il faut éviter de ne jamais le reprendre que pour des fautes graves, & qui puiſſent lui prouver clairement ſes torts ; ſans cela vous émouſſez ſa délicateſſe, ſa ſenſibilité : il ſe fait une habitude d'être grondé, & ne s'en affecte plus.

Oh ! que l'éducation eſt une tâche pénible, & combien peu de gens ſont propres à en donner une bonne à leurs enfans ! ... En vérité, quand je conſidere les défauts des hommes, défauts que j'attribue, pour

la plupart, à un vice d'éducation, je gémis de voir que l'on ne prenne pas plus de soin pour perfectionner la race future ; car les petits êtres qui croissent sous nos yeux, sont réellement les hommes d'après nous, la race future, je puis le dire. Je voudrois que de même qu'on élevoit à Lacédémone les jeunes gens aux dépens de la République, on instituât à Paris une maison d'éducation pour les riches comme pour les pauvres. Des commissaires nommés, iroient de famille en famille étudier la maniere dont chaque pere éleve ses enfans. Ceux que l'on verroit gâtés, adulés, ou menés trop sévérement, seroient sur le champ conduits dans le *Lycée* public où l'on tâcheroit de rectifier les mauvaises dispositions qu'ils auroient déjà prises chez leurs parens : à la vérité il faudroit, pour cette maison, être très-délicat sur le choix des instituteurs. Je ne sais si mon projet est erroné

la ſociété beaucoup moins de ſots
pudens, de ſuffiſans, d'orgueill
d'ignorans perſonnages qui, je le
n'ont ſouvent puiſé tous ces défa
dans un vice d'éducation chez le
rens, dans les penſions ou dans
léges (1)... Reprenons mainten
de notre hiſtoire.

La vieille & ſon compagnon s

(1) Les colléges pourroient à-peu-p
plir le vœu que je forme, s'il y avoi
ſévérité, plus d'attention dans la
qu'on y exerce, & ſi, ſur-tout le
ſeurs, &c. étoient tous choiſis par

ſoient : l'une vouloit renvoyer les enfans, l'autre vouloit les garder, & tous deux s'injurioient ſans rien décider : à la fin Monique, pour terminer le différent, prend Georgette & ſon frere par la main, & cherche à ſortir de la tente. Arrête, malheureuſe, s'écrie le voleur, veux-tu que ces enfans deviennent mes aſſaſſins ? veux-tu qu'ils aillent découvrir ma retraite, donner mon ſignalement, me livrer à la Juſtice en un mot ?... Non, ils ne ſortiront point d'ici qu'ils n'aient conſenti à ce que j'exige d'eux ; ſonge toi-même à les y diſpoſer, ou crains ma fureur ! Ici deſſous eſt le ſouterrain qui recele mes tréſors, je vais les y renfermer, & de crainte que tu ne les en faſſes ſortir pendant mon abſence, j'emporterai la clef, tu ne leur parleras qu'à travers la porte, & je prendrai ſoin moi-même de leur ſubſiſtance. »

A ces mots, le voleur prend Georgette

& couche en joue le [redacted] : [redacted]
lui crie ce dernier, il eſt chargé
pas le temps d'en dire davantage
étourdi, déſeſpéré, lâche le chie
part & jette le bandit ſur le car

Qu'on juge de l'effroi de
acteurs ! Le petit Fliquet, qui
moler un homme, reſte immob
gette ſe trouve mal ; la vieille
pétrifiée, ouvre une bouche
pied, & fait une grimace épouv
bientôt elle jette des cris ou
hurlemens ſiniſtres : Mon pauv
s'écrie-t-elle ! mon pauvre

de vie, elle reprend tout-à-coup ſa premiere ſérénité, jette un ſoupir comme quelqu'un qui ſe voit délivré d'un grand fardeau, & s'adreſſe enſuite à Petit-Jacques : Mon cher ami !... quel ſervice tu viens de me rendre ! ce que tu as fait, j'ai manqué vingt fois de l'entreprendre, mais je ne l'ai jamais oſé dans la peur de manquer mon coup ! Enfin, il n'eſt plus cet homme cruel qui, depuis vingt ans, étoit mon geolier, mon bourreau ! j'en ſuis débarraſſée, & par le bras d'un jeune enfant !... Je ne ſais que faire pour te prouver ma reconnoiſſance.... Ecoute : nous avons la clef du tréſor, acceptes-en la moitié, & puis décampons tous les trois, & bien vîte, car ſes camarades vont revenir, & tu penſes bien !... — Vos tréſors, reprend Petit-Jacques, ah ! gardez-les tout entiers !... je rougirois de me voir poſſeſſeur d'un bien ſi mal acquis ! — Mais écoute donc !... — *Non*, je ne veux rien : laiſſez-moi

vous dis-je, adieu : ce qui fait vo
ſera toute la vie mon ſupplice ; je
pardonnerai jamais d'avoir ôté la v
homme !...

Petit-Jacques prend ſoudain par l
ſa ſœur, qui eſt plus morte que
la vieille veut les embraſſer, ils
pouſſent, & la prient de leur indi
chemin : « Mes enfans, leur répon
vous ne voulez donc rien prendr
bien ! à la bonne heure, je garderai
mais ſoyez bien ſûrs que je ne vo
blierai pas dans mes prieres !... (
bon Dieu eſt bon de m'avoir envo

au plus à quatre lieues.... Allons, bon jour, mes petits enfans, que le bon Dieu vous conſerve !... Adieu... ah ! j'oublioiſ vraiment !... là, ils auroient été bien attrapés, ces innocens !... Voyez-vous, je me ſerois reproché ça toute la vie !... — Quoi donc ? — Vous rencontrerez peut-être en route de nos Meſſieurs.. — Quels Meſſieurs ? — Là... des compagnons... du... défunt, vous m'entendez bien ?.. s'ils vous attaquent, vous leur direz que vous venez d'être dépouillés par Barbarin, & vous leur déclinerez le mot *de paſſe* que voici : *boulet rouge.* — *Boulet rouge !* — Oui, mes enfans ; entendez-vous, mes enfans : *boulet rouge.* Adieu, mes amis : *boulet rouge*, n'oubliez pas ces deux mots. Vous partez par-là, n'eſt-ce pas ? & moi, je vais partir de l'autre côté... Adieu : bon voyage ! *boulet rouge* ſur-tout !... »

Nos petits Montagnards treſſaillirent *de joie en quittant* ce lieu funeſte, &

que le crime a de plus odieux. Ce
ne pouvoit concevoir cela, elle re
ces propos comme autant de blaſ
qui la pénétroient d'horreur &
gnation.

Cependant Petit-Jacques éprouv
remords cruels du meurtre qu'il ve
commettre : il eſt vrai qu'il ne
point fait exprès, que c'étoit pour
fendre ; mais le voleur n'en ét
moins mort, & la vie d'un hon
ſembloit être un bien qui ne dé
que de la divinité... O bon Petit-J
tes ſentimens ſont bien délicats!

la perte de Bonnin, que nos deux Montagnards pleuroient amérement. Ils auroient bien désiré pouvoir retrouver le précipice où ils l'avoient vu tomber, mais ils ignoroient sa situation, & puis ce que le voleur leur avoit fait entrevoir au sujet de ce précipice, ranimoit un peu leur espoir : ils pensoient que si ce n'étoit qu'une caverne ou un souterrain, Bonnin pourroit bien s'en retirer; mais où le rejoindre, ce cher Bonnin, où le rejoindre ? ...

Le soleil commençoit à peine à éclairer le sommet des arbres; les oiseaux faisoient entendre mille concerts harmonieux; on respiroit un air pur, toute la nature étoit tranquille, le cœur seul de nos petits Montagnards ne l'étoit point; accablés de fatigue & de chagrin ils marchoient doucement... doucement... & tendoient leur pas machinalement vers Moulins, comme s'ils eussent dû y rencontrer ce qu'ils avoient tant d'intérêt à chercher.

qui, tout occupés de leur lectur
s'apperçoivent point de ſon app
Georgette leve la tête, fait un pe
& ſe diſpoſe à dire, *boulet rouge*
Victor s'empreſſe de la raſſurer : N
gnez rien, ma petite, Madame la
quiſe, qui eſt dans cette voiture, a c
choſe à vous dire.

Petit-Jacques encore ému de l
ture du voleur, ne ſait s'il doit
foi au diſcours du domeſtique : il
ſa ſœur, ſa ſœur le regarde, & to
reſtent indéçis : Venez donc, c
Victor !... ma maîtreſſe eſt bonn

ès petits voyageurs ſe levent tout
us, & s'approchent de la chaiſe de
... La jeune Dame les examine & ſe
e ſur leur beauté, & ſur-tout ſur
air doux & modeſte : Que faiſiez-vous
là, mes bons enfans ? — Nous
ns le bon Dieu ! — Pour qui ? — Pour
e pere, & puis pour notre bon ami
nous venons de perdre dans cette
t. — Qui êtes-vous ? — De pauvres
elins. — Quel lieu vous a vus naître ?
Gauzer-le-Froid. — Je ne connois point
endroit-là. — C'eſt dans les mon-
es de l'Auvergne. — Bon, vous allez
ris ? — Au contraire, Madame, nous
evenons. — Que faites-vous pour
ier votre vie ? — Nous chantons &
ſons la montagnarde. — Oh ! voyons
c, je ſuis curieuſe de voir danſer une
rrée d'Auvergne. — Nous ne pouvons
, ma bonne Dame, nous avons trop
chagrin ! — Du chagrin ? à votre âge ?
tez-nous donc ça !...

avec la plus douce ſenſibilité
ques, enhardi par ces ſignes enc
ne balança point à faire aux d
nus le récit de ſes aventures :
appuyoit ſur ce qu'il diſoit, l
ſouvent ſur-la voie & coupoit
ſon frere, par de ces réflexions
& naïves qui ſont ſi amuſantes
che d'un enfant !

Quand ils eurent ceſſé d
Marquiſe enchantée, s'écr
ſont charmans, ces petits
mon Dieu ! qu'ils ſont c
[illegible] qui eſt décidé. Mon

perdu : je dois bientôt voyager, eh bien, je l'emmenerai avec moi, je lui ferai voir du pays, cela l'inſtruira !—Vous m'enchantez, M. le Baron ! oh ! que vous êtes bien digne de mon eſtime !... C'en eſt fait : Georgette, tu ſeras ma fille, veux-tu vivre avec moi ?...—Madame... votre bonté !... j'accepte vos offres, pourvu que vous ne me ſépariez point de mon frere !—Et toi, demande le cavalier à Petit-Jacques, veux-tu vivre avec moi ?—Oh ! oui, Monſieur, de tout mon cœur !... ſi ma ſœur eſt toujours auprès de moi !—Toujours ! toujours !... nous ne voulons point vous ſéparer ! mais qu'ils ſont aimables, doux, ſpirituels !... Eh vîte, promptement qu'on les faſſe monter dans la voiture, nous leur ſerons de la place : il y en a devant nous !

Victor, le bon Victor, auſſi pénétré que les maîtres, les enleve l'un après l'autre, les monte dans la chaiſe, en leur diſant à l'oreille : *Là*, voyez-vous à... vous

Pauvres petits ! ou p
La Marquiſe & le baron s'aſſe
fond : ils ſe preſſent, ils ſe
placer leurs nouveaux protég
l'un à côté de l'autre, immo
d'étonnement, ne ſavent s'ils
ce qui leur arrive eſt une ré
monte ſur ſon ſiége & fouette
qui s'avancent vers Moulins.
Il ne faut pas demander
fait mille queſtions à nos en
répondent avec franchiſe
bientôt le char, qui vole,
derriere lui. Les Montagnar
les arbres de vue, ne peuve

abymes profonds, garde bien ſes reſtes précieux, couvre-le de ton ombre, empêche qu'il ne devienne la pâture des bêtes ſauvages !... s'il reſpire, oh ! s'il reſpire !... laiſſe-le ſortir de ton enceinte fatale ; & qu'il apprenne le bonheur qui vient de nous arriver !... S'il le ſavoit, Bonnin ; s'il n'étoit plus inquiet ſur notre ſort, il ſeroit heureux !... »

La Marquiſe & le Baron étoient pénétrés de ces regrets touchans ; Victor tournoit ſouvent la tête pour voir les enfans, & ſembloit prêt à verſer des larmes. Tous conſoloient nos affligés, tous s'efforçoient de leur faire oublier la perte qu'ils avoient faite, en leur faiſant ſentir le bien qu'ils venoient de rencontrer !...

Qu'ils ſont rares, les bons cœurs ! combien il eſt doux d'en trouver, d'exciter leur ſenſibilité, & de pouvoir dire : Je ne ſuis donc pas abandonné, iſolé dans la nature, puiſque voilà des êtres

chez vous encore, ...

Il est temps de dire à me
étoient ces personnes si c
qui venoient d'adopter le
Fliquet. La Marquise d'Art
de perdre à Paris un ép
après trois ans de mariage
de passer le temps de son
un château qu'elle possédo
sous de Moulins, elle av
son exil le Baron de Bré
ami de feu son époux, v
depuis six ans, & qui venoi
rir dans ses bras un fils en
lui lui étoit bien cher. L

Le Baron redoutoit cette fatale paſſion dont il avoit déjà éprouvé les tourmens : tout l'effrayoit ſur les ſuites du tendre penchant qu'il reſſentoit déjà pour la Marquiſe, & il ſe propoſoit de voyager quelque temps pour ſe diſtraire, & dégager ſon cœur.

La Marquiſe, en fuyant Paris, avoit auſſi une autre raiſon très-louable, & qui faiſoit l'éloge de ſa délicateſſe. Un Comte de Wilfax, Anglois d'origine, étoit éperduement amoureux d'elle : cet homme qui n'avoit ni honneur, ni probité, avoit oſé lui déclarer ſa paſſion, du vivant même du Marquis d'Artigues ; & depuis la mort de ſon époux, la Marquiſe, qui avoit tout à craindre de ce ſcélérat, s'étoit décidée à venir ſe cacher dans ſon château, ignoré de Wilfax, & propre à nourrir ſa douleur par ſon ſite, & par mille objets qui devoient ſans ceſſe lui rappeler la perte qu'elle avoit faite.

tous ces inconvéniens.

Entre Moulins & *Beſſay* eſt bâtiment, ſitué au pied d'une couverte de bois. Son extérieu de pompeux ; mais que ſes loge commodes ! que ſa vue eſt belle jardins ſont bien diſtribués ! le plus limpides coulent de tous les forment des cafcades, des iſles. La *Besbre* (1) vient baigner railles de cet édifice eſcarpé & champs qui l'avoiſinent. Si vous château, ſi vous montez ſur de la montagne qui le défend [illegible] étendue ſe dévoile à

Des villes, des villages, des provinces entieres ſemblent ſe diſputer à l'envi votre admiration. Ici c'eſt *Jaligny*, *Echirolles*, *la Palice*, *Varennes*, ſur une hauteur, &c. Là, & ſéparés par l'Allier, c'eſt *Hériſſon* ſur le torrent d'*Ovil*, *Montmaraut*, *Verneuil* & *Souvigny*, petite *capitale* où l'on admire les tombeaux gothiques, mais précieux de pluſieurs *Sires de Bourbon*. Derriere vous, ſe préſente une partie du Berry, du Nivernois, de la Bourgogne, *Ramon*, *Dun-le-Roi*, *Décize* (1), les Bé-

(1) *Decize*. Cette petite ville du Nivernois a donné le jour, en 1523, au fameux avocat *Guy Coquille*, qui, par amour pour ſa province, refuſa la place de Conſeiller d'Etat que lui offrit Henri IV. Il a fait pluſieurs ouvrages utiles à l'Etat, à l'Egliſe & au Barreau; des poéſies latines, une Coutume & une Hiſtoire du Nivernois, qui, juſqu'à préſent, eſt la meilleure que l'on ait faite de cette province. Mais ce n'eſt pas ſeulement par ſon eſprit que Coquille fut

Les confins de l'Auvergne
vrent auſſi devant vous, & l
& les fleuves qui, formant
mille circuits, ſe réuniſſent ici
tent pour ſe rejoindre... La Loir

ſelon moi, plus recommandable.
ſes lumieres la plus grande mod
probité intacte. Son unique plaiſir é
ſecourir les pauvres. Il les aidoit d
de ſon crédit, & mettoit à part, p
largeſſes, la plus grande partie
gagnoit. Il fut le pere des orphelins
de 80 ans, où il mourut à Paris en
gneur de *Romenai*.

le Cher, & jusqu'au petit ruisseau de *Quesne*, tout rend le site agreste, varié & pittoresque.

Voilà la retraite qu'ont choisie la Marquise & son ami : voilà l'asile que vont habiter nos petits Montagnards, à deux pas de leur pays, & près de la forêt fatale où ils ont perdu leur cher Bonnin. Comme ils vont étudier, réfléchir & méditer dans ce séjour où le bonheur les attend sans doute !... Et s'ils retrouvent un jour Bonnin !... oh ! cet espoir ne les abandonne point. Ils se proposent de se faire chercher dans Moulins, sur les routes : ils iront eux-mêmes le demander tous les jours aux passans, aux arbres, aux montagnes : comme ils sont attachés, ces aimables enfans ! Hélas ! est-on heureux quand on porte un cœur si sensible !

Madame d'Artigues ne veut point réduire Georgette aux vils travaux de la *servitude*, auxquels sa naissance l'appelle

Jacques quelques occupation
mais ſon bon valet-de-chambre
Victor ſe charge de toute la
tous les ſoins, & ſupplie ſon
cultiver l'eſprit de ſon protégé
de l'étouffer en le dégradant. «
ſieur, lui dit-il, Jacques F
ſentimens, de l'ame & du gé
connois, moi; j'ai cauſé ave
vois que cet enfant-là ira l
élevé comme il faut. D'aille
qu'il jouiſſe d'un autre ſort q
eſt réſervé aux domeſtiques,
priſera jamais; oh, non! il e

uſſi, malgré que ſon maître ne ſentît pas aſſez tout ſon mérite, il déféroit très-ſouvent à ſes avis. Le Baron conſentit donc à élever Petit-Jacques en vrai protégé; il ſe chargea du ſoin de l'inſtruire, & d'en faire un jour un citoyen eſtimable. Jacques a de l'eſprit, de la mémoire, de la docilité; ſon inſtituteur ne peut manquer ſon but.

Voilà donc qui eſt fort bien arrangé pour nos Montagnards; mais réuſſiront-ils ces beaux projets du Baron & de la Marquiſe? auront-ils le temps de les effectuer? les jaloux, les méchans, les envieux ne viendront-ils point troubler la félicité dont ils ſe flattent de jouir?... Avançons.

Quelques jours après leur arrivée dans le château, Petit-Jacques & Georgette quittèrent leurs méchans habits pour en prendre d'autres, ſimples, mais plus propres & plus diſtingués. Jacques, au lieu

qui lui va à merveille : Geor
un petit fourreau charmant ! ..
ornée de fleurs ! ... eh ! puis
monté ! ... comme cela la co
deux ont leurs cheveux frisés
par le bon Victor, & tous deux
bien qu'avec la toilette qu'ils
avant des mains de la nature
propreté regne sur leurs petites
& l'amour-propre surmonta
ment leurs regrets, ils se c
se mirent, ils se regardent !
Georgette, comme me voilà !
— Et moi donc, frere Jacque

Baron & de la Marquiſe, ils leur témoignent la vive reconnoiſſance dont ils ſont pénétrés.

Cependant ils n'ont pas tout-à-fait rejeté leurs premiers vêtemens : ils les ont ſerrés dans un grand coffre ! Georgette a dit : Petit-Jacques, conſervons toujours ces habits ſimples, mais utiles !... ſi jamais nous ſortions de cette maiſon, ſi l'on nous renvoyoit enfin, nous les reprendrions pour exercer notre premier métier ! —

Il ſembloit que ce jeune homme eût un preſſentiment de ce qui devoit lui arriver un jour !...

Trois mois ſe paſſerent, pendant leſquels le Baron & la Marquiſe s'attacherent de plus en plus à leurs protégés : ceux-ci, de leur côté, font tout pour mériter leurs bienfaits : ils travaillent, ils s'inſtruiſent & ſont déjà *ſavans !* Bonnin n'avoit point reparu : il étoit mort apparemment ; les enfans n'y penſoient preſque plus, lorſqu'un jour il arriva un événement qui vint ré-

mois de Décembre : le froid l
ſe faiſoit ſentir ; la terre, dé
verdure & de ſes tréſors, ne
que la chaleur nourricier
épaiſſe qui la couvroit totalem
déchaînés agitoient & briſoie
des arbres dépouillés de leu
fleuves, ſurchargés de gla
doient leur courſe ; les frima
la Nature, & tenoient l'ag
fermé dans ſa chaumiere, a
mille & de ſes troupeaux.

Il étoit donc ſix heures
fermée, lorſqu'un pauvre, t

l'écurie !... oh ! vous ne connoissez pas le château de Madame la Marquise ; il y a ici trois lits destinés à recevoir les pauvres voyageurs. Entrez, mon ami, entrez, & venez vous réchauffer à la cuisine !... Le pauvre bénit le ciel, entre, se chauffe, on lui donne à souper, il mange d'assez bon appétit, puis on le conduit à sa chambre, & il se couche.

Victor, touché de l'air triste & abattu de l'infortuné, monte tout pénétré dans le salon, où le Baron & la Marquise étoient occupés à faire répéter leurs leçons à leurs jeunes élèves... Il y a là-bas, Madame, un pauvre qui a l'air bien misérable !—Un pauvre ?—Oui, Madame la Marquise ; il demandoit à coucher dans l'écurie ; moi, je...— Il faut lui donner un lit.— C'est ce que j'ai fait ; il vient de souper, & s'est couché tout de suite, car il dit qu'il est bien fatigué !—Pauvre malheureux ! par le temps qu'il fait !... Monsieur le Baron, allez

enfans, émus, veulent l'accom
Marquise s'y oppose : Non, r
restez avec moi !... je veux que vou
votre leçon ; eh puis, vous avez
de chagrin ! votre ame est assez t

Les enfans obéissent, & le D
Victor qui l'introduit dans la ch
pauvre. Eh bien, qu'est-ce, mon
dit M. de Brécourt en s'appro
son lit ? Où allez-vous comme
Je ne le sais point encore, Monse
vais où la providence me conduit.
vous point d'état ?—J'en ai trop
c'est ce qui m'a perdu !—D'où v

heurs.—Contez-les-moi, mon cher ami, peut-être pourrai-je adoucir votre situation ! — Oh non, Monseigneur : toutes vos richesses ne dissiperoient pas la douleur que me cause la perte la plus sensible !...—D'une épouse ?—Dispensez-moi, Monseigneur, de vous raconter mes infortunes, ce seroit rouvrir mes plaies, sans espoir de les guérir ! — Vous avez l'air d'un brave homme !... restez plusieurs jours ici, rien ne vous y manquera.—Non, Monseigneur, je suis bien sensible à l'humanité que vous me témoignez; mais je ne puis m'arrêter nulle part : j'ai fait un vœu... je cherche quelqu'un !... mille remercîmens, mille re-remercîmens ! »

Le Baron, voyant qu'il ne peut tirer aucun aveu de l'inconnu, lui donne quelque argent, & remonte, attendri, dans le salon, où il est attendu avec impatience. Eh bien, Monsieur ?—Ah ! Madame, que cet homme-là a l'air honnête !... il a essuyé

peut juger par ſes diſcours & ſa m
s'énoncer...—Que je regrette, m
ami, de n'être point aſſez riche pou
faire un ſort à tous les indigens
me fait rencontrer!...—Si cela ét
quiſe, vous auriez ici de quoi exe
libéralité; car vous ſavez qu'il s'e
beaucoup!...

En effet, rien n'étoit plus com
château d'Artigues, que de voir d
demander l'hoſpitalité; auſſi l'a
celui-ci ne fit pas plus de ſen
ſervit le ſouper, on parla d'autr
il n'en fut plus queſtion. Les de

le deſſein de lui parler ; mais il dormoit, il étoit tard ; & puis la Marquiſe leur avoit défendu d'interrompre ſon repos : cette ſeule raiſon les arrêta : ils ſoupirerent ſans ſavoir pourquoi, ſe regarderent & monterent chacun dans leur appartement. Je dis *leur appartement*, car ils étoient fort bien logés, fort bien couchés ; rien, en un mot, rien ne leur manquoit dans le château d'Artigues.

Le lendemain matin, dès que l'aurore eut ramené le ſoleil, Petit-Jacques & Georgette, levés en même-temps, n'ont rien de plus preſſé que de s'informer du pauvre : Bon ! leur répondent les domeſtiques, il y a long-temps qu'il eſt parti, ma foi : à cinq heures il étoit ſur pied : il s'eſt promené une heure dans le parc ; puis nous laiſſant une foule de bénédictions, il a pris la route... de Moulins, je crois, ou de Varennes ; je ne puis trop aſſurer...

Petit-Jacques & ſa ſœur, ſe prenant par

autour d'eux, ils ſe diſent: Là,
Imbert & Saint-Pierre-le-Mo
cette forêt qui paroît d'ici
repoſe peut-être le corps d
ici, derriere *Riom*, derrie
qui nous cachent la Limag
les reſtes d'un pere adoré!
pas le ſommet du Puy-de
nous apperçevons là-bas, là
Dieu!... ſi près de notre
montagnes, desbons habitan
Es-tu bien contente ici
gette? — Oui: j'y ſuis a
moi près d'une ſœur qui m'e

libres avec lui !... comme il nous confioit ſes peines, & quelle douceur nous éprouvions à verſer des larmes dans ſon ſein !... Madame & Monſieur ſont bons, humains, obligeans ; mais ils nous en impoſent, ils ſont ſérieux, ſéveres même ! Enfin, quelques complaiſances qu'ils aient pour nous, ils ſont nos maîtres, & Bonnin étoit notre ami : Oh ! Bonnin ! ... Tu pleures, Georgette, & tu vas me faire pleurer auſſi !... là, vois-tu ? ... eſſuie donc tes larmes !... — Eſſuie donc les tiennes !... Pourquoi donc pleurons-nous ! nous ſommes heureux ici ! — Oui... nous... ſommes... heureux ! ... Tiens, Georgette, il faut que je te communique une réflexion que j'ai faite déjà pluſieurs fois : écoute-moi, &, ſi tu me dis que j'ai tort, je te donnerai des preuves certaines du contraire.

» Madame la Marquiſe eſt amoureuſe de M. le *Baron*, & M. le Baron aime

nous liſoit, & tous ceux q
puis que je ſuis ici, m'ont
Vrai ? — Oh ! bien vrai. A
vine-tu pourquoi ils s'aim
qu'ils ont le même caracte
bons, humains, compatiſ
peu capricieux & inconſtans
renvoyé vingt domeſtiqu
nous habitons ce château ?
le fidelle Victor, ne parle
les jours de le mettre à la
crois qu'ils aiment le chang
ce pied-là, ils ne nous
long-temps. Tout enfant

diez bien leur caractere, & réglez-vous là dessus !... Se trompoit-il, notre pere Fliquet ? — Non, sans doute ; mais, frere Jacques, il ne faut pas être méfiant comme ça !... Comment ! nos protecteurs nous accablent de bienfaits, & nous les craindrions !... S'il faut être trompé de cette maniere-là, je le ferai souvent !... »

Ainsi parloient nos enfans. Petit-Jacques avoit peut-être tort de former de pareils soupçons sur ses protecteurs ; mais, si on se rappelle la maniere dont j'ai tracé son caractere dans le cours de cet Ouvrage, on verra qu'il étoit un peu méfiant, & craignoit toujours pour l'avenir, effet de sa sensibilité & de sa délicatesse.

Tout en s'entretenant ensemble, ils descendirent la montagne, rentrerent dans le parc du château, & s'amuserent à jouer, à courir sur le bord d'un canal assez étendu, que formoit en cet endroit une infinité de petites sources, que l'on voyoit

tous les pieds du ...

Ah ! ah ! dit-il, le pauvre eſt ve
mener ici ce matin, les domeſt
dit : voilà apparemment ſon m
c'eſt peut-être une perte pour

Un peu plus loin, ſur un m
neige, un rouleau de papier
vue : il le prend. Ceci eſt-il
mendiant, dit-il en le dével
Mais quelle eſt ſa ſurpriſe ! ..
ture ! ... il la connoit ! c'eſt ce
nin, de Bonnin ; ô Dieu ! ſ
qui ! ...

Petit-Jacques lit avidement
... Romano, l'Aventurier F

Jacques, *Georgette*... il eſt queſtion d'eux dans ce manuſcrit !... C'eſt Bonnin qui l'a écrit ; mais... ce pauvre !... étoit-ce Bonnin lui-même ? il n'en faut pas douter. O ciel !... il a été toute une nuit près d'eux ; il a couché près d'eux, & ils ne l'ont point vu !... il eſt parti maintenant, il eſt bien loin : où le trouveront-il ? de quel côté a-t-il tourné ſes pas ?.. Vers Moulins ?... il les croit encore de ce côté là, il court les chercher ! C'en eſt fait, nos Montagnards perdent la tête, ils ne ſe connoiſſent plus, ils courent comme des foux vers la porte de l'avenue, ils vont ſortir, ils vont courir juſqu'à ce qu'ils aient rattrapé Bonnin... En vain Victor, à qui ils communiquent cet événement, s'efforce de les arrêter, de leur prouver que depuis trois heures qu'il eſt parti ce Bonnin, (puiſque c'étoit lui) il eſt trop éloigné maintenant ; les enfans crient, pleurent, rient & font mille extravagances : Il n'eſt pas mort ! non, il ne

le même château, ...
trer!... Auſſi nous voulions....
dame la Marquiſe, nous allion
ver dans ſon lit, nous l'eml
nous le ſerrions dans nos bras
étoit poſſible!... Oui, cela ſe
vîte, où eſt M. le Baron?...

Le frere & la ſœur, exaltés
perçoivent pas que le Baron
mandent, eſt là, à côté d'eu
témoin de leurs folies... M.
a tout entendu; il ſait que Jac
un manuſcrit; que ce men
pas voulu lui confier ſes

nt, & tout le monde étant monté dans ſallon ; où l'on trouva grand feu, il fut eſtion de lire ce manuſcrit écrit de la ain de Bonnin, & qui ſans doute con- noit le détail de ſes malheurs.

Madame d'Artigues & Monſieur de écourt avoient la plus vive curioſité de nnoître plus particuliérement cet homme igulier, & ſans doute le lecteur partage déſir ; depuis long-temps je lui pro- ets ce récit : je ne vais point le faire ; oi ; mais je l'engage ſeulement à écouter etit-Jacques, qui va lire le cahier de n ami : déjà tout le monde eſt rangé tour de lui, le bon Victor eſt appuyé r le dos de ſa chaiſe, & notre jeune ontagnard commence ainſi ſa lecture, i priant toutefois ſes auditeurs de faire tention que c'eſt Bonnin lui-même qui a parler.

Fin du Livre cinquieme.

mené là ce malheureux ! ... Hommes ! — Oui, frere, tiens, vois-tu la trace de ſes pas ?... oui, voilà ſes traces !... il a fuit ; il a été là, puis il eſt ici... il ignoroit que ſes jeunes ans ſi voiſins de lui !... Mais je fais réflexion bien douloureuſe : il a Marſeille, à ce qu'il a dit à l Baron, & il eſt réduit à la pauvreté !... Cet héritage qu il en a donc été fruſtré ?... de demander l'aumône pa O mon Dieu, toi qui conn

Baron, & ſe meurent d'envie d'aller conter tout cela à Madame la Marquiſe.

Enfin celle-ci paroît, on lui a dit que ſon ami & ſes enfans ſont dans le parc; elle y vient & reſte frappée d'étonnement en apprenant de la bouche de Petit-Jacques une choſe auſſi incroyable. Quoi! c'étoit lui!... quel ſingulier haſard! la ſenſible Marquiſe eſpere tout de la vigilance de Victor, & la journée ſe paſſe à former des eſpérances flatteuſes.

Vers le ſoir Victor revient, mais triſte & honteux de n'avoir point réuſſi; nos enfans, en le voyant rentrer ſeul, pâliſſent. Victor apprend à ſes maîtres, que ſes recherches ont été infructueuſes: quelques perſonnes, ajoute-t-il, l'ont vu, mais elles ne ſavent s'il tourne vers Paris ou vers la Bourgogne: enfin, j'ai mis toute ma diligence dans ces informations, & je ne vous le ramene point!... Mon cheval eſt rendu, il faut que j'aie fait plus de trente lieues à franc-étrier!

PETIT-JACQUES
ET
GEORGETTE,
OU
LES MONTAGNARDS AUVERGNATS.

LIVRE SIXIEME.

L'AVENTURIER ROMAIN.

Qu'eſt-elle, cette terre ? ... qu'un Océan orageux, couvert de hardis aventuriers !

Young, Nuit XV.

APPROCHEZ, êtres infortunés, qui avez connu le malheur, qui vous ſouvenez encore d'avoir été dans l'indigence : venez lire le récit des événemens qui ont

vais vous intéreſſer ; je
votre attention, & je ſer
magé de la peine que j
ſi vous daignez jeter ſeul
ſur mon ſort (1).

J'ai étudié toutes les ſ
tous les livres ; diſcuté
de morale, viſité tous l
pris toutes les langues : j
des Phyſiciens, des A
Médecins, des Caſuiſtes
teurs de Sorbonne.... I
le monde, je ſuis plus
ces gens-là & je ne ſ

Que faut-il donc pour poſſéder ces deux tréſors ? . . . que faut-il ? Je le dirois bien ; mais comme ma raiſon ne pourroit être générale, comme il eſt poſſible de ſe voir riche & heureux par héritage ou autrement, je craindrois de vous offenſer, ami lecteur, ſi vous êtes l'un & l'autre, & je me tairai.

Je ſuis né à Rome même, dans l'Iſle nommée autrefois *Tybérine*, & près de l'Egliſe Saint-Barthelemi, où demeurent les *Fate' ben*, *Fratelli*. Mon pere ſe nommoit *Laurenzo Bonnini*. Il étoit au ſervice du Pape, & gagnoit par an environ trois cents écus. Ce n'étoit pas beaucoup ſans doute ; mais mon pere avoit de l'économie : il éleva ſa petite famille compoſée de deux fils & d'une fille, & nous laiſſa encore à ſa mort un héritage fort honnête ; mais ma ſœur jugeant qu'il deviendroit très-modique ſi elle le partageoit avec nous, trouva plus naturel

Mon pere etoit [illegible]
noit ſoin lui-même de mon éduc
& voyoit avec plaiſir que je re
avec la plus grande facilité tou
leçons qu'il me donnoit. Je grar
ſous ſes yeux, & déjà il ſe flatt
faire de moi un citoyen accompli
qu'un accident cruel vint lui arrac
vie, & me priver pour jamais, ai
mon jeune frere qui étoit au berc
meilleur des peres.

Ma ſœur avoit pris de l'amou
jeune homme ſans bien, dans l
où elle venoit d'en inſpirer un t
[illegible] des Gendarmes

pouvant plus compter ſur une alliance avec le Major, prit le parti d'unir bien vîte les deux étourdis. Mon pere depuis long-temps avoit perdu ſon épouſe, il étoit ambitieux; la douleur d'avoir manqué un établiſſement ſi honorable lui tourna tellement l'eſprit, qu'il ſe tira un coup de piſtolet dans la bouche... Palladia, en fille dénaturée, ne fit pas grande attention à ce malheur: elle s'empara de tous les biens; quelques années après, elle ſe vit abandonnée de ſon perfide époux, qui, à ſon tour, emporta tout, & ne lui laiſſa que les vêtemens qu'elle avoit ſur elle....

Ma ſœur, outrée de fureur, s'exila pour courir après ſon mari, emmena mon jeune frere avec elle, & m'abandonna ainſi à ma deſtinée.

J'avois dix-neuf ans au moment où tous ces accidens m'arriverent. Seul pour moi dans le monde, ſans bien, ſans état, ſans eſpoir, je me déterminai à me rendre utile

par la ſuite me tirer d'affair
bonheur inattendu vient m'arr
foyers, de ma patrie, pour
Londres avec un Phyſicien, q
avoit trouvé l'art de rend
malléable.

Cet homme, qui avoit en
des connoiſſances que je poſſé
Phyſique, vient me trouver
ſon ſecret, qui m'éblouit, m'e
fait briller la fortune à mes y
Notre aſſociation bien cimen
adieu à mes écoliers, je ferme
me voilà parti avec mon Em

qui n'ont point voyagé en Italie, une des-
:ription abrégée de Rome & de ſa cam-
›agne. Je leur donnerai quelques détails ſur
es chef-d'œuvres de l'art & de la nature
qu'on y admire, & je tracerai ſous leurs
yeux une légere eſquiſſe des uſages, des cé-
émonies des anciens Romains & des
nouveaux. Je les prie donc de me prêter
toute leur attention, ou de paſſer cette
ligreſſion, ſi elle les ennuie. On peut la
›ardonner à un Romain qui eſt fier de ſa
patrie.

Rome, ville fameuſe dans l'Hiſtoire, eſt
ncore une des plus grandes & des plus
›elles de l'Europe, & peut-être du monde.
Capitale de toute l'Italie & de la Chré-
ienté, demeure preſque ordinaire des
›apes, elle eſt ſituée ſur le Tibre, qui la
raverſe en partie, dans une ſuperbe Pro-
vince, nommée autrefois le *Latium*, & par
es Modernes, *la Campagne de Rome*. Auſſi
rande que Paris, ſi on la meſure par l'en-

occupe uniquement p...
vignes, &c. &c. On rencontre
terrain douze montagnes ou collin
célebres par leur ancienneté.

Rome, fondée par Romulus, & q
ſon nom à tout l'Empire Romain, c
encore une infinité de reſtes précieu
antique ſplendeur, tels que ſont le
les obéliſques, les amphithéât
cirques, les colonnes, les mauſo
arcs-de-triomphe, les ſtatues, &
y remarque une foule d'édifi
fiques; mais pour aller par ord
décrire chaque objet ſéparém
...mencerai par le Pont S

les triomphes paſſoient ja is pour aller au Capitole. En tournant à main droite, on voit le château qui étoit la ſép lture de l'Empereur Adrien, & au ſommet duquel il y avoit un vaſe de bronze doré, d'une grandeur prodigieuſe, qu'on voit encore aujourd'hui au milieu de la cour de Saint-Pierre. Dans les jardins de *Belveder*, on admire pl ſieurs belles ſtatues, entre autres le Laocoon renommé, ſur lequel celui de Fontainebleau a été modelé. Dans la Place Saint-Pierre, on voit une aiguille très-haute, qui étoit autrefois derriere l'Egliſe, & que Sixte V fit mettre à grands frais dans ce lieu.

En venant par derriere juſqu'à la Porte du Saint-Eſprit, on rencontre, en-dehors, à main droite, une petite Egliſe nommée *Sainte-Onofrye*; & de là, juſqu'à Saint-Pierre *Montorio*, on voit tout le côteau que les Romains nommoient *Janiculum*, ainſi que le fameux Vatican, où logent

Porte de Saint-Pierre,
bas, vous appercevrez
de terrain qu'occupoit le
Céſar.

Prenez enſuite la rue q
juſqu'à Sainte-Marie au
vous remarquerez l'Egliſe
ravant *Taberna Meritoria*
ſervoit d'aſile aux ſolda
guerre, & qu'ils étoient
le reſte de leur vie (1).

En marchant toujours v

(1) Devant le maître-Aute
on vous fait remarquer un lie
aſſure qu'à la naiſſance de J

ntre de ſuperbes jardins, maiſons gliſes bâtis ſur l'emplacement qu'oc- it jadis l'arſenal des Romains, de la leur duquel on peut juger, puiſqu'il ſte encore quelques veſtiges.

gauche, toujours vers *Ripa*, vous ez une iſle, (l'Iſle *Tybérine*, où j'ai ue j'avois reçu le jour) où eſt main- it l'Egliſe de Saint-Jean & Saint- elemi, deſſervie par les Freres *Fate Fratelli* (1). Il y eut dans ce lieu deux ples conſacrés l'un à Jupiter Lycaon, autre à Eſculape. Si l'on conſidere la forme de cette iſle, on verra e eſt faite comme un navire : on y par deux ponts, nommés autrefois, *Pont-Fabricius*, & l'autre *Sextius*. itenant on les déſigne ſous le nom *onte Quatro capi*.

Fate ben, Fratelli. Mot à mot, *Faites bien, freres.*

Senatorius. Il y a auprès un p
qui fût, ſelon le bruit commu
de Pilate ; mais des vers, e
liſibles ſur une de ſes portes
qu'il appartenoit à *Nicolas*
vous trouvez après au pie
Aventin, près duquel on v
fleuve, la place où étoit an
le Pont *Sublitius*, où *Horatius*
battit ſi courageuſement co
Toſcane.

En allant vers Saint-Paul
vez une plaine fort vaſte,
les Jeux Olympiques qui s'y

Vers la Porte Saint-Paul eſt une pyramide enfermée de murailles ſi anciennes, qu'on la dit être la ſépulture de *Scestius*.

En paſſant le Mont Aventin, où l'on trouve des ruines fort curieuſes, on rencontre un ruiſſeau où les femmes lavent ordinairement, au-deſſous de Saint-Grégoire. On ne s'imagineroit jamais que l'on eſt ſur l'emplacement du plus grand cirque de l'ancienne Rome. Cirque fameux ! où l'on exerçoit la jeuneſſe guerriere à la navigation & à l'art des batailles navales, vous ſeriez-vous douté que vous deviendriez un jour un lavoir de blanchiſſeuſes ?...

On y trouve auſſi trois rangées de hautes colonnes l'une ſur l'autre, que l'on

---

ils potiers qui demeuroient auprès, y jetoient, à meſure, leurs pots & vaiſſeaux caſſés.... Quelle apparence !

ou Eaux Antonienn
rieuſes, & de l'autre c
Balbine, le Cimetiere
Baſile; mais tout eſt
Marchez après juſqu
Sixte, par le chemin d
Sébaſtien, vous pren
che, une ruelle qui m
le-Rond ou *Rotondo*,
le Temple des *Faunes*;
après, de hautes mur
avoir été des aqueduc
qu'au Capitole.... A
Saint-Jean-de-Latran,
Quint, puis à Sainte-
vous devant la porte

Retournez maintenant vers la vieille Rome par Sainte-Marie-Majeure, & vous admirerez les Trophées de Marius, qui ſont très-curieux.

En venant ainſi vers Rome, vous paſſerez l'ancien Arc de Gallien, qui eſt encore dans ſon entier, & vous aurez vu un des quartiers de la ville.

Pour voir la ville de Rome d'un autre côté, vous commencerez votre marche par la Sépulture d'Auguſte juſqu'à l'Egliſe de Sainte-Marie : il y avoit autrefois dans cette rue un Obéliſque qui a été tranſporté Sainte-Marie-Majeure.

La Porte *Flaminia* des anciens, & nommée maintenant *del Populo*, du Peuple, eſt voiſine de l'Egliſe de Sainte-Marie-Majeure, qui a été ſinguliérement embellie par le Pape *Pie IV.* En retournant en arriere vers la Trinité, ſous laquelle a été le grand Cirque d'Auguſte, juſqu'à Monte-Cavallo, vous êtes dans le lieu

Cavallo, autrefois le [illegible]
rinal. C'eſt-là où eſt ſitué l
Néron, devant lequel ſont de
chevaux de marbre qui avoi
voyés d'Egypte à cet Empere
qui eſt de l'autre côté, étc
le Temple du Soleil; mais c
car on voit encore que, d
qu'au lieu nommé *Oratorium*
avoit un chemin ſecret pratic
belles colonnes.

Vous allez voir enſuite
Dioclétien, ſous leſquels o
y a des ſouterrains, dont l
[illegible] à Saint-Sé

trouvez de ſuperbes vignes & des édifices ſomptueux qui appartenoient autrefois au Cardinal de Ferrare & au Pape Sixte-Quint. Dans ces vignes étoit un bois conſacré à Junon, & l'Egliſe de Sainte-Marie-Majeure étoit le Temple d'*Iſis*, pour laquelle les Romains avoient la plus grande vénération. Au-deſſus exiſtoit le ſuperbe Temple de Diane, & de l'autre côté celui du Dieu Mars.

Au bout de pluſieurs rues, vous paſſez le Couvent des Religieuſes de Saint-Clément, & vous arrivez au grand Théâtre de Veſpaſien, nommé le *Coliſée*, conſtruit en pierre, & ſi vaſte, que 90,000 perſonnes y pouvoient tenir à l'aiſe.

De l'autre côté, vous verez l'Arc de Conſtantin, quelques veſtiges du Temple de *Sérapis*, l'Arc de Veſpaſien (1), le

(1) *L'Arc de Veſpaſien.* Cet Arc lui fut dreſſé lorſqu'il revint triomphant de Jéruſalem.

qui en p...
les débris du Temple de Romul
de celui de Marc-Aurele & c
ſa femme, fille d'Antonin Pie
lonnes plus éloignées, rappel
de *Curtius*, ſur lequel étoit je
beau pont.

Vous ferez attention à l'Ar
Septimius Sévere, & aux tr
qui reſtent du Temple de l
Vous arriverez enfin au Cap
duquel étoit le Temple de
l'on n'a jamais rétabli depu
pitole a été brûlé.

A la place du Temple d

étoient anciennement les Greniers des Romains, nommés *Horrea.*

De là on peut aller voir l'Arc des Bœufs, le Théâtre de Marcellus, les Portiques d'Octavie sœur d'Auguſte, & ceux de Septimius Sévere.

En marchant toujours juſqu'à *Campo-di-Fior*, vous rencontrerez l'ancien théâtre de Pompée, le Palais des *Capi-di Ferro*, & celui des Farneze, qui joint à une architecture admirable, les antiquités les plus curieuſes; & vous aurez vu les trois quarts de Rome.

Mais pour achever de la voir entiérement, il faudra, la troiſieme fois, commencer votre courſe par le Champ de Mars; c'eſt-à-dire, la Place Colonne, où l'on voit la Colonne d'Antonin Pie, haute de 177 pieds : au dedans eſt un eſcalier fait en limaçon, où il y a 140 degrés & 56 fenêtres. Vous deſcendrez de là à main droite, juſqu'à l'Hôpital des

qu'à un lieu [redacted]
où vous verrez la Co
haute de 123 pieds. S
degrés, & ſes fenêtres
de 45.

Tout près de là, de
verrez le *Panthéon*, au
la Rotonde, lieu très-ar
bâti par Marc-Agrippa
autrefois les Etuves de
loin, derrière une Egli
Etuves de Néron, q
entiérement détruites
Palais. Vous entrerez

ſtatue de Paſquin (1) près celle de Marforio (2).

---

(1) *La ſtatue de Paſquin.* Statue de marbre ſans nez, ſans bras & ſans jambes, à laquelle des plaiſans viennent attacher la nuit des billets ſatiriques, nommés *Paſquinades*; il ſemble que ce buſte ſoit celui d'un gladiateur qui en frappe un autre. L'uſage de charger ce buſte de toutes les ſatires du temps, vient, dit-on, d'un ſavetier Romain, appelé *Paſquin*, diſeur de bons-mots, dans la boutique duquel s'aſſembloient les oiſifs & les malins de Rome. Cet homme étant mort, ſes amis, voyant leur bureau de médiſance fermé, dreſſerent à côté de ſa porte une ſtatue nouvellement déterrée, à laquelle ils attacherent ſecrétement les productions de leur méchanceté. Cette licence s'eſt conſervée ſucceſſivement juſqu'à notre temps. On voit encore les Seigneurs, les Prélats Romains, le Pape lui-même, & les Princes étrangers, expoſés tous les jours aux traits malins des *Paſquinades*. Quelques Papes ont eſſayé de faire taire cette ſtatue de marbre, mais ils n'ont pu y réuſſir

Adrien VI, entre autres, indigné
ſouvent attaqué par les ſatires
réſolut de faire précipiter la ſtatue
mais un de ſes courtiſans l'en dé
repréſentant que cela ſuffiroit pe
ſots « & *les poëtes, nation natu*
» *à médire* » à déchirer ſa mén
Paſquin reſta donc en poſſeſſi
puni de déchirer les vivans & l
(2) *Celle de Marforio. Paſq*
faillies à *Marforio*, ſon voiſin
dicule ; & celui-ci met dans ſe
de malignité qu'il y en a da
tions. Je pourrois donner
Paſquinades.

entre Paſqui

abat pour bâtir des maiſons de plaiſance, ou augmenter la ville, je ne puis parler

---

MARFORIO.

Oui! . . . je déſirerois être Pape!

PASQUIN.

Pape! . . Eh mon Dieu! que ferois-tu?

MARFORIO.

Je dormirois ſur le ſaint-ſiége! j'aurois des Courtiſans qui m'aduleroient, des Nonces qui me tromperoient, des Ca . . . que j'entretiendrois, & ſur-tout de bons cuiſiniers qui m'empâteroient!

PASQUIN.

Tu ferois donc comme les autres, Marforio? Cela ne ſeroit pas bien! . . . vive moi! tiens, je borne tous mes vœux à être voyageur comme ce fameux Prince qui vient d'arriver à Rome. Je l'ai vu hier devant moi : il m'a beaucoup regardé, ſa mine eſt ſi groteſque que j'ai penſé lui rire au nez. On dit qu'il eſt dévot, bigot, cagot : il ſera bien ici, car il n'y a que de ces gens-là.

vais dénombrer.

MARFOR

Que veux-tu, ce ſont le
Pierre ! &c. &c. &c.

Telles ſont les méchancet
& ſon voiſin ſe permettent.
faiſoit connoître, il ſeroit
Paſquin eſt diſcret, il ne d
complices.

(1) *Dans ma jeuneſſe.* Bor
le lecteur, de faire attent
l'Italie à l'âge de dix-neu
quent en 1707; car Bonnin
1688, & dans le moment où
54 ans. Il donne donc la deſ

Celle du Peuple, *del Populo*, autrefois Flaminia.

La *Pinciana*, — Collatine.

La *Salaria*, — Quirinale & Agonale. Ce fut par elle qu'entrerent les Gaulois & Sénonois, quand ils saccagerent Rome.

La Porte de *Sainte-Agnès*, — Viminale.

De *Saint-Laurent*, — Tiburtine & Taurine.

La *Majeure*, — Labriane, Preneſtine & Nevie.

La *Latine*, — Florentine.

Celle de *Saint-Sébaſtien*, — Appie, Fontinale & Capene. Ce fut l'entrée de celui des trois Horaces qui vainquit les Curiaces, & l'entrée de la plupart des triomphes.

La Porte *Saint-Jean*, — Célimontane, Septimie & Aſinaire.

Saint-Paul, — Oſtienſe & Trigémine.

La Septimanie ;

Quant aux Chemins pri
més Voies, il y en avoit b
les plus célébres étoient :

La *Voie Appie*, qu'Ap
étant Cenſeur, fit pave
Porte de Saint-Sébaſtien
Trajan la rétablit juſqu'à
fut nommée la Reine de
que par elle paſſoient cor
les triomphes.

La *Voie Flaminie*, qu
pendant ſon Conſulat,
la Porte du Peuple juſqu
nommoit auſſi la Voi

de Conſtantin, alloit juſqu'à l'Arc de Titus, & par la Place de Rome, autrefois *Forum*, juſqu'au Capitole.

La *Triomphale* alloit du Vatican au Capitole. Veſpaſien la répara, comme on le voit dans une inſcription de marbre qui eſt au Capitole.

La *Voie Vitellie* alloit du Mont Janiculus, à la mer.

La Voie droite, *Via recta*, étoit au Champ de Mars, &c. &c. &c.

Des Monts ſur leſquels Rome fut bâtie, le plus célébre fut le Mont Capitolin, ou Tarpéien, ou Saturnin, aujourd'hui *Campi Doglio*, ou Capitole, ſur lequel il y avoit ſoixante Temples, ou maiſons conſacrées aux faux-Dieux, & dont le plus fameux étoit le Temple de Jupiter, où les vainqueurs entroient après le triomphe.

Le Mont Palatin a un mille de tour. Romulus jeta les premiers fondemens de

L'Aventin, ou *Querquetul*
deux milles de tour. Sainte
bâtie.

L'Eſquilin, ou *Ceſpien*, c
ſuperbe Egliſe de Sainte-M

Le *Viminal.*

Le *Quirinal*, aujourd'hui
où il y a un très-beau Pala

Le Janicule, où s'éleve l'
Pierre *de Montorio.*

Le Vatican, où l'on vo
Baſilique de Saint-Pierre
nommée par ſes moſaïques

Le Palais du Pape eſt auſſi

Il y a plusieurs autres petits monts, remarquables seulement, parce que c'étoit de là que ceux qui votoient des Magistrats, descendoient au Champ de Mars pour les demander au peuple.

En donnant une description détaillée de Rome, je ne me suis occupé que de l'extérieur: pour l'intérieur, pour les superbes tableaux, sculptures, ornemens, &c. que l'on admire dans les Palais, les Eglises, les Temples, &c. on a donné là-dessus assez de détails: j'y renvoie mes lecteurs. Tous les voyageurs qui nous ont parlé de l'Italie, ne nous ont fait connoître que cette partie de ses beautés; aucun ne s'est avisé, comme moi, de conduire son lecteur, comme par la main, de rue en rue, de place en place. Je viens de le faire, & je puis l'assurer qu'il s'est promené dans Rome avec autant de vérité & d'exactitude, que s'il y étoit en effet.

Quant au *Latium*, à la Campagne de

villes illuſtres, qui furent re
les courſes & les ravages d
maintenant ſes terres ne prod
rien ; elles ſont en friche, q
bonnes, à cauſe des impôts n
l'on met ſur les grains, ce qui
laboureurs. Le Pape y laiſſe
qui réſide à Fruſinone. L'Eta
finit de ce côté à *Terracine*
quelle eſt Gayette, clef du R
Naples.

Il y a encore une autre I
Italie, nommée le *Patrimoin*
Pierre, qui a été donnée à l

remarquable par ſes Palais, ſes Egliſes & ſes Fontaines (1).

Je ne puis mieux terminer cette digreſſion, qu'en mettant en oppoſition le caractere & les cérémonies des anciens Romains, avec les mœurs & les coutumes de mes compatriotes actuels. Je vais tracer légérement quelques tableaux, que le lecteur ne ſera peut-être point fâché de trouver ici.

Les Romains étoient nés avec un goût déterminé pour le métier des armes, & un mépris marqué pour la pompe & le luxe. On a ſouvent enterré les premiers de

(1) *Et ſes fontaines.* Auprès de Viterbe, il y a une fontaine dont les eaux ſont ſi chaudes, qu'elles cuiſent toutes les viandes qu'on y met. Cette capitale a donné le jour à Jean *Anni* ou *Nanni*, Dominicain & favori d'Alexandre VI. Le peintre *Romanelli*, que le Cardinal Mazarin fit venir à la Cour de France, étoit auſſi *de Viterbe.*

timon des affaires ; d'autr
conduit des batailles, rev
deux ou trois journaux de
au jardinage ; mais à me
dirent leur Empire, ils pr
Sciences & des Lettres
d'armées eux-mêmes devin
& l'on vit de jeunes ho
grandes Maiſons de Rom
propre cauſe devant le Sé
à l'éloquence & à la
Lois.

Juſque-là, les Romai
qu'à la ſplendeur de l

lois & des coutumes, qu'ils reſpectoient & ſuivoient à la lettre. Celles obſervées dans les mariages, par exemple, étoient ſingulieres.

La fille que l'on alloit marier, tenant une clef dans la main, portoit ſur la tête un dard qui avoit tué un gladiateur, & au-deſſous du voile, une couronne ou guirlande de *verveine*, mêlée d'autres herbes; elle avoit une ceinture faite de laine de brebis, & ſe faiſoit accompagner en allant trouver ſon mari, de trois enfans, dont l'un portoit devant elle un flambeau allumé (car ces cérémonies ſe faiſoient de nuit), & les deux autres marchoient à ſes côtés. On lui apportoit une quenouille avec le fuſeau, & après, on lui faiſoit toucher le feu & l'eau: on ne voyoit pas plus de cinq torches allumées aux noces, parce que les Ediles n'en vouloient jamais un plus grand nombre.

Il y avoit trois manieres de caſſer ces

conſentît. Le premie
voie, fut *Carbilius*,
fondation de Rome : i
parce qu'elle étoit ſ
répudia auſſi la ſienne
ſortie ſans mante & ſa
délaiſſa de même la ſi
vue parler à une femm
P. Simpronius agit ainſi,
avoit été ſans ſon av
publics ; & le grand
ſienne, par un motif
Claudius, qui fut trouv
dans une fête donnée

paration, dépendoit de la volonté du Prince.

Les Romains avoient deux eſpeces d'obſeques : ils enterroient les morts à-peu-près comme nous faiſons, ou brûloient leurs corps. *Sylla* fut le premier des Sénateurs dont le corps fut brûlé. Il y avoit différentes ſortes d'honneurs à rendre aux hommes illuſtres dans les cérémonies funebres. 1.° — On pouvoit les louer dans une harangue (1). 2.° — On faiſoit eſcrimer des gladiateurs (2). 3.° — On donnoit un feſtin magnifique. 4.° — On diſtribuoit des viandes à tout le peuple (3).

(1) *Dans une harangue.* Céſar, âgé de 12 ans, loua ainſi ſon aïeul ; & Tibere, à neuf ans, fit de même l'oraiſon funebre de ſon pere.

(2) *Des gladiateurs.* Marcus & Décius, fils de Junius Brutus, furent les premiers qui pratiquerent ceci en l'honneur de leur pere.

(3) *A tout le peuple.* Les premiers qui

ſoldats pour les récon
valeur, avoient chacune

La *Triomphale* étoit de
donnoit aux Capitaines.

L'*Obſidionale* étoit d'her
on la donnoit au citoye
ſa ville du ſiége que les en
mis. Le premier qui la reç
Dentatus.

La *Civique*, de chêne,
celui qui ſauvoit un citoy
danger.

La *Murale*, étoit déce
pitaine, au ſoldat qu'on a

La *Caſtrenſe*, étoit le prix de celui qui paſſoit le premier dans le camp, ou ſur le retranchement des ennemis.

La *Navale*, étoit pour celui qui montoit le premier ſur les vaiſſeaux ennemis. Ces trois dernieres couronnes étoient d'or. La Murale étoit faite comme les créneaux d'une ville; la Caſtrenſe en forme de paliſſade, & la Navale comme un éperon de galere.

Les *Armilles*, étoient de petits cercles de lames d'or & d'argent, que les ſoldats portoient, par ornement, au bras gauche près de l'épaule.

Les Romains célébroient en l'honneur de *Janus*, les *Agonales*, le 9 de Janvier. Le 3 Avril, ils faiſoient les Jeux Floraux en mémoire de Flore, maîtreſſe de Pompée, qui avoit laiſſé tout ſon bien au Peuple Romain. La maiſon de Flore étoit ſituée dans le lieu que l'on appelle à préſent *Campo-di-Fior*, Champ de Fleurs,

& ſes jeux ſe célébroient au-deſſous
la vigne des *Ferrare*, au pied du Mo
Quirinal, maintenant *Cavallo*.

Le 6 du même mois, en mémoire
la victoire obtenue ſur les Latins, l
Chevaliers Romains, portant dans la ma
droite des rameaux d'olivier, alloient e
pompe du Temple de Mars, ſitué à quat
milles de Rome ſur la voie Appie, a
Temple de Caſtor & Pollux. Le 29
Mai, on célébroit les Luſtrales, o
l'on déployoit l'Aigle Romaine au bru
des trompettes & autres inſtrumens gue
riers.

Le 18 Janvier, ſuivant le rappo
d'Ovide, on célébroit les *Lupercales* é
l'honneur de Pan, ou Faune, ou Syl
vain. Dans ce ſacrifice, fondé par Eva
dre, Roi fugitif d'Arcadie, les Prêtre
couroient tout nus (1).

(1) *Couroient tout nus.* Pluſieurs Auteu
ont rapporté l'origine de ce ſacrifice à l'ac

Les Romains célébroient encore les Jeux *Trajans*, *Scéniques*, *Capitolins*, *Apollinaires*, *Séculaires*, *Plébéiens*, &c. Ils avoient des Prêtres, comme les *Potitiens* & les *Pinariens* pour sacrifier à Hercule; les *Arvaux*, les *Augures*, les *Flamines* (1),

---

dent qui arriva à Faune, lorsqu'il poursuivoit Iole, femme d'Hercule, dont il étoit passionnément amoureux; mais la vérité est que Romulus, sacrifiant au dieu Pan, tout nu & par la chaleur du soleil, fut averti que quelques voleurs emmenoient son troupeau. Il se mit à les poursuivre avec tant d'ardeur, qu'il vint à bout de les attraper & de les tuer: en sorte qu'il vouloit que les Prêtres de Pan, lorsqu'ils sacrifieroient à ce Dieu, fussent nus comme il étoit alors.

(1) *Les Flamines* ou *Flamen*. Ces Prêtres étoient dévoués à plusieurs Dieux; mais le Flamine de Jupiter, nommé *Dial*, avoit une robe éclatante & un siége d'ivoire, honneur qu'on n'accordoit, dans ces temps-là, qu'aux plus grands magistrats. Il avoit seul un petit

les *Veſtales*, les *Saliens* conſacrés à M
&c. &c. Mais je me diſpenſerai de p
de tous ces perſonnages ; car ce n'eſt p
une Hiſtoire Romaine que je prét
écrire, & peut-être quelques lecteurs
murent-ils déjà du petit abrégé qu
viens de donner de quelques coutu
de mes aïeux. Je dis de mes aïeux ;
lorſqu'on compte les Romains parmi

---

chapeau blanc, & le droit d'aller à ch
il ne portoit point de nœud ſur ſes vête
& ſi quelqu'un entroit ceint dans ſon ter
il falloit qu'il lui arrachât ſa ceinture,
jetât dehors. Si un criminel ſe mettoit
noux devant lui, c'étoit un crime de l'exé
ce jour là : les rognures des ongles du D
les cheveux qu'on lui avoit coupés, é
cachés ſous un caillou : il n'entroit jamai
les lieux où il y avoit des corps morts
&c. &c. *Varron* dit, que les anciens Ro
avoient autant de Flamines que de D
comme le *Dial*, le *Martial*, le *Quirin*
Vulcanien, &c. &c.

loit être fier du nom *Romain* que
porte, & ne négliger aucune occa-
de montrer dans tout ſon jour leur
ue ſplendeur, que malheureuſement
compatriotes ont un peu ternie à
nt. Ils ont cependant conſervé des
ens la gravité qui ſemble née avec
la magnificence & la fierté. Je me
ſur le caractere de ceux de mon
, qui eſt à peu-près celui de tous
taliens. Je le connois fort bien, &
le peu de temps que j'ai paſſé à
ie dans ma jeuneſſe, je me faiſois
laiſir d'étudier tout ce qui pouvoit
lonner de l'expérience ſur mes con-
ens. Je connoiſſois par cœur les
s, les revenus & les dépenſes du
: j'aurois dit, à point nommé, ce
rapportoient les ſubſides *triennaux* de
arque, de la Campagne de Rome,
Bologne, &c., les tréſoreries de Pé-
e; de l'Ombrie, de Bénévent, &c.

citerai qu'un fragme
que j'avois fait un jo
du Pape, où je disoi

Au Maître-d'hôtel de
tété, pour sa dé
naires de l'année
Pour le renouvellem
fet deux fois l'ann
A un Ecrivain de l
rerie, par an. . .
Pour la cire de la
Pape. . . .
Pour la cire de la

nuyeux, & tout-à-fait étrangers à mon iſtoire : j'ai voulu ſeulement prouver ue j'avois l'eſprit vif, obſervateur, & ne mémoire aſſez heureuſe ; d'ailleurs, : ne cherche point ici à me vanter de ces ualités peu utiles dans ce ſiecle : il en ſt une dont je ſuis plus jaloux, il eſt un ien que je me flatte de poſſéder, c'eſt un bon cœur, un cœur ſenſible !... & 'eſt lui ſeul qui m'a réduit à l'état af-reux où je me trouve dans le moment où 'écris !... Paſſons.

Je partis donc de mon pays à l'âge de lix-neuf ans, pour ſuivre à Londres un Phyſicien qui avoit trouvé le ſecret de rendre le verre *malléable* : il ne nous arriva rien d'extraordinare pendant la route. Mon aſſocié n'avoit point d'argent, j'en avois une légere ſomme, cela ſuffiſoit. Tous les jours je lui faiſoit répéter ſon expérience, & j'étois aſſez content de ſon ſecret. Cependant il ne me ſatisfaiſoit pas entiérement.

rendoit aſſez mous ſous le
lorſqu'on lui préſentoit
carafe, qu'il ne connoiſſ
pouvoit réuſſir à l'amollir

Ce ne fut qu'à Londres
à m'appercevoir que le
un fripon. Ses diſcours, ſe
ſerve avec moi, tout cela
me repentis de la ſottiſe q
fermer ma claſſe & de
patrie.

Mon aſſocié obtient l'
Magiſtrats, loue un très
ment dans *Oxford-Street*, a

res, il s'impatiente, je cherche par-tout
iblime Phyſicien... Il eſt parti, il a em-
té la recette!... Quelle ſurpriſe pour
!... Je me ſauve à mon tour par une
:e de derriere, & me rends à mon hôtel,
pour combler ma peine, on m'apprend
le fripon a tout emporté dès le matin....
iis volé!.... me voilà reſté ſans argent,
ſecours, & peut-être bientôt en butte
traits d'un peuple avide qui venoit
·e trompé, & qui pouvoit s'en prendre
toi!... Que faire dans cette fâcheuſe
émité, que faire!... Je fais briller une
itre ſuperbe, le ſeul bien qui me reſte,
yeux de mon hôte, & le ſupplie de me
ier pendant deux jours dans ſa cave....
homme ſourit à la vue de mon bijou;
n'apperçois ſoudain qu'il eſt bon,
ain, charitable, comme on l'eſt main-
nt, & l'eſpoir renaît dans mon cœur....
cendez, me dit-il, Monſieur, deſcendez
: moi, & ſoyez sûr qu'il ne vous arri-

Je n'y fuis pas long-t
affreux de gens qui vont
réveille de ma léthargi
diſoient les uns, l'aſſoci
qu'il nous rende notre arg
trouvons quelque part, s'é
il eſt mort!...—Eh, Meſ
mon hôte, en grace, n
déſordre dans ma maiſon; j
le Phyſicien eſt parti ce ma
cié n'a pas paru ici de
Chanſons! il faut cherche

J'avois étudié ſuperfici
les langues, en ſorte que

ouvrir.... Ils approchent de mon caveau... Je ſuis perdu !... Ils vont me trouver là, & m'aſſommer ! Grand Dieu ! où me cacher !

Le ciel me ſuggere un expédient admirable... En ſondant pluſieurs tonneaux, je m'apperçois que l'un d'eux eſt abſolument vide & à moitié défoncé, je le racheve, tourne le côté ouvert du côté du mur, &, nouveau Diogene, je m'y blottis de maniere qu'il eſt impoſſible de me deviner.... Ce que j'avois prévu arrive; mon hôte, forcé d'ouvrir mon caveau, héſite, tremble, l'ouvre, & ſoudain ſe jetant à genoux : Ah ! Meſſieurs, s'écrie-t-il, ne me perdez pas !... l'homme que vous cherchez...—Eh bien ?...—Il eſt enfermé ici !...—Ici !...

Cet aveu de l'hôte eſt pour moi le coup de la mort ! ... Je ne doute plus que ma derniere heure ne ſoit arrivée, & j'attends mon trépas, toujours tapi dans le fond de mon tonneau.

Les *cruels qui me* pourſuivoient, regar-

où je ſuis ſorti ; ma
profiter de cette di
ſauver quelque ſpart
engage la populace
autre cave, ſous préte
Bientôt il eſt ſuivi de
je renais ! ....

Je paſſai toute la n
neau, ſans oſer en ſ
n'entendiſſe plus de b
mon hôte deſcendit d
m'appela tout douceme
& il ne put s'empêc
cachette que j'avois ch

venir ? où comptez-vous aller ?... — Je ne ſais, mon cher hôte ! je ne poſſede rien : on m'a tout ravi, que puis-je devenir maintenant ?... — Mais... il y a d'abord du danger pour vous à vous montrer dans la ville, & comment ſortir d'ici ſans être vu ?... Attendez : oh ! il me vient l'idée la plus heureuſe.... Sauriez-vous bien contrefaire votre voix ?... — A merveille. — Fort bien : écoutez-moi. Je logeois par charité, dans ma maiſon, un vieillard de quatre-vingt-dix ans, nommé *Merry* (1), homme fort gai, fort plaiſant, mais dans la plus grande pauvreté : ce *Merry* avoit coutume, pour gagner ſa vie, de ſortir tous les matins, & de parcourir les rues de Londres, en chantant certaine chanſon qu'il m'a donnée, & que j'ai même notée

(1) *Merry*. Mot anglois qui ſignifie Jovial. C'étoit apparemment un ſobriquet que l'on avoit donné à ce bon vieillard.

dicité eſt punie ici) mai
chanſon & la vendoit ; o
l'en empêcher. Nous en
doute pluſieurs exemplair
Savez-vous la muſique ?
Vous lirez bien une ariet
— Très-aiſément ; mais o
venir ? — Ecoutez-moi

---

(1) *Work-Houſe*, maiſon
renferme les gens que l'o
leur vie. Cela eſt expreſſém
dres : la loi prononce une
ſchellings (ſix livres) co

ipa *Merry* eſt mort cette nuit dans ſa
iambre : ſoit que le bruit qui s'eſt fait
ns ma maiſon l'ait effrayé, ſoit que
ge ait marqué le terme de ſa vie, je
i trouvé mort ce matin dans ſon lit....
ofitez de cette circonſtance : prenez ſa
be, ſa vieille perruque à bonnet, à
uelle eſt attachée une longue barbe
inche : ſoyez *Merry* en un mot, &
hez, ſous ce coſtume, de ſortir de
ndres au plutôt. — Mais ſi l'on va me
connoître.... — Impoſſible ! Sous ſon
teſque accoutrement on ne lui voyoit
iais que les yeux..... — Sait-on que
rry eſt mort ? — Perſonne, vous dis-
moi ſeul en ſuis inſtruit.... & je
derai le ſilence. — Cette chanſon du bon-
nme, il faudra donc que je la chante ?
Si on vous la demande, oui ; mais ſans
a... Tenez, ne perdons pas de temps,
iez avec moi, je vous la ferai répéter,
e vous aſſure que je mets votre ſûreté
s ce ſtratagême ».

avoue que je ne pus cont
d'horreur : je ne dev
balancer. Me voilà d
longue robe du mort,
deſſus mon habit. Sa per
& ſa grande barbe me
du viſage ; mon front e
blanc, du noir, & mill
la chanſon m'eſt donnée
bre d'exemplaires ; je la
dans un ſtyle gothique :
que j'imite, à s'y mé
caſſée du vieillard ; il me
je le ſalue, le remercie,

mais il le falloit ; je devois craindre d'être découvert, & il me rendoit vraiment méconnoiſſable. D'ailleurs on ignoroit la mort ſubite du vieux *Merry ;* rien n'étoit plus commun que de le voir ſortir tous les matins, & je remarquai avec plaiſir, que je n'excitois pas la moindre curioſité.... *Merry* alloit ſans bâton, je n'en avois point pris ; mais en marchant à petits pas, je deſcendis la rue d'Oxford, juſqu'à *Broad-ſaint-Gilles.* Je ne connoiſſois point du tout Londres, & ne ſavois où j'allois : je continuai donc, tout droit devant moi, juſqu'à *High-Holbourn.* Juſque-là tout alloit bien, perſonne ne me diſoit mot, mais avant *Holbourn* même, je faillis me trouver mal en voyant une douzaine de gens m'entourer ; les femmes ſur-tout m'étourdiſſoient : *Ah ! pere Merry, votre chanſon : votre chanſon, pere Merry.....* Je tâchai de recueillir mes forces, & me rappelant à-peu-près la leçon qu'on m'avoit

l'archet. Je vais transcri
rimes françoiſes, s'il m'e

CHANS

DU VIEUX M

LE BON SE

VAUDEVI

IL étoit une pauv
Qui gémiſſoi
De voir que ſa ro

Son cœur eſt à la gêne :
Elle pleure ſoir & matin
Sa peine ! ...
Qu'elle aimât, qu'elle n'aimât pas,
L'hiſtoire ne le dit pas.

Il étoit un pauvre jeune homme
Qui languiſſoit :
Nul, plus que lui, de Londre à Rome,
Ne gémiſſoit !
Il éprouvoit certain martyre,
La cauſe il ne pouvoit la dire,
Il ne pouvoit la dire ! ...
A l'approche du doux printemps,
Trouble ſecret l'agite :
Son cœur, en comptant dix-huit ans,
Palpite.
Qui cauſoit donc ſon embarras ? ...
L'hiſtoire ne le dit pas.

Un jour il rencontra la belle
Qui gémiſſoit :
Elle avoit cette fleur nouvelle
Dans ſon corſet.
» Qui peut donc cauſer vos alarmes ?

» Voilà de l'o
» Ma bel
Prit-elle, ne p
L'hiſtoire
En vain il pref
Qui lan
En voyant ſa
Il gémi
« Votre chagr
» Je devine : c
» Oui, c'
» Elle ſe meu
» Un mo
» Vous la fe
» Rena

Ce qu'il y fit calma la fille
Qui gémiſſoit.
Elle diſoit avec franchiſe :
» O mon Dieu ! que je ſuis ſurpriſe !
» Que je ſuis ſurpriſe !
» Je vois déjà dans cette fleur,
» Une roſe nouvelle ;
» Elle devient par ſa fraîcheur
Plus belle ! . . . »
Pour ce qu'elle ajouta tout bas,
L'hiſtoire ne le dit pas.

Depuis ce temps, la jouvencelle,
Qui gémiſſoit,
Ne quitte plus l'ami fidelle
Qui languiſſoit,
De peur qu'il ne cede aux prieres,
Aux larmes d'autres jardinieres,
D'autres jardinieres ! . . .
Son jeune cœur plus ne gémit,
Plus n'éprouve d'alarmes,
Aucun nuage n'obſcurcit
Ses charmes !
Qui lui rend donc tous ſes appas ? . . .
L'hiſtoire ne le dit pas.

là quelque argent, & j
reprendre un peu de séré
tournant le coin de *Floe*
conduit tout droit à *Blacl*
il m'arriva une aventure
que le vieux *Merry*, dont
avoit plus d'une reſſourc
pauvre vie.

Fin du Livre J

SOMMAIRE

DU LIVRE SEPTIEME.

SUITE de l'Aventurier Romain. — Terry, Charlook & Dolly. — Bonnin à Paris. — Fait pluſieurs métiers. — Jéſuite. — Eſt enfermé. — Aventure du Pere Doucin. — D'André. — Bonnin à Marſeille. — Il rencontre ſon frere. — S'embarque avec lui. — Ils vont à l'iſle de Malte. — Ce qu'ils y font. — Deſcription de l'iſle de Malte. — Mœurs des anciens Maltois. — Des nouveaux. — Origine de l'ordre de Malte. — Retour. — Bourraſque. — Accident de Bonnin. — Il ſe trouve avec des Algériens. — Eſt conduit à Alger. — Vendu pluſieurs fois. — Digby-Foleb. — Alchimiſtes de la ville de Fez. — Leur occupation. — Noms des Auteurs Arabes & autres qui leur ont fourni des traités d'alchimie. — La belle alimé. — Digby-Foleb promet à Bonnin liberté. — Digby-Foleb fait de l'or, —

Proceau… — Eſt ve… — S'… — Que
affranchi. — Achete des ſinges. — Achete des Eſpagnes. — Que
Traverſe toutes les Eſpagnes. — Traverſe toutes les Eſpagnes. — Que
Provinces de France. — Arrive à Mo
— Bonnin parle à ſes lecteurs des pay
a vus. — Deſcription du royaume
en Afrique. — De la province de F
De la ville de Fez. — Ses eaux.
maiſons. — Ses moſquées. — De
détaillée de la grande moſquée. —
— Hôpitaux, étuves, hôtelleries,
roi a partagé cette ville en trois cités
des étuves. — Demeures des artiſ
chands, &c. &c. — Vêtemens d
— Des femmes. — Mœurs. —
de devins. — Religion. — Sec
noms de leurs Auteurs. — Orig
métiſme en Afrique. — Synago
ils ſont venus
Bonnin.

PETIT-JACQUES
ET
GEORGETTE,
OU
LES MONTAGNARDS AUVERGNATS.

LIVRE SEPTIEME.

SUITE
DE L'AVENTURIER ROMAIN.

JE marchois posément, & réfléchissant sur l'état momentané que le sort me forçoit d'embrasser, je me disois :

A quoi tient la destinée des hommes !... à quoi tiennent leurs espérances, leurs succès, leur fortune, leur bonheur en un mot ?... *à un fil* que la moindre vicissitude

vouée à votre choix, elle ne dépe...
de vous ; les circonſtances ſeul
l'aſſignent ; tout dépend de la
dont vous débutez dans la ſociété ;
degré de conſidération que vous ſ
inſpirer. Un ſot va y réuſſir avec d
de la préſomption & des talens ag
un homme vraiment ſenſé, mais
mais peu prévenant par ſa miſe ou
verſation, en ſera banni, & ſer
quelque mérite qu'il ait, de re
pour vivre, à mille reſſources, q
lui manqueront ſuccéſſivement.

O malheureux ſiecle qu'il faut
...'il faut éblouir, ...qu'il faut ...

je veux dire dans la ſociété, j'ai tâché de ne nuire à perſonne, & j'ai une foule d'ennemis : j'ai fait briller quelques talens, on me les a niés : je n'ai point médit, on m'a calomnié : l'envie, la malignité ſe ſont dreſſés devant moi, j'ai laiſſé ſiffler la malignité, l'envie, & j'ai ſuivi le ſentier étroit que me montroit la probité... auſſi où m'a-t-elle conduit ?..... N'importe ; quelque grande que ſoit ma miſere, je ne ſuis toujours point pourſuivi par ces ennemis ſi cruels, qui ſouvent rongent le cœur des riches & des puiſſans, les remords !... eſt bien triſte d'être malheureux, mais il eſt doux d'être innocent !... Cette le jouiſſance n'eſt ſenſible que lorſ- elle eſt achetée par des traverſes & des rtunes : cédons au deſtin qui me pour- achevons ma carriere avec autant ureté que je l'ai commencée, & je *plaindrai* plus....

is plein de ces réflexions, lorſ-

doucement par la main...
de la ſuivre dans une grande porte
elle entre devant moi.... Etonné
geſte affectueux, je ne ſais ſi je dois
cette aventure; mais la jeune fille
ſes ſignes, & je ne balance point
joindre: Eſt-ce ma chanſon, lui di
que vous demandez, Mademoiſelle
Non, pere *Merry*: ne devinez-vou
ce que j'ai à vous dire?... — Pa
à-fait..... — Vous plaiſantez to
bon *Merry*!.... Dites-moi, ave
rendu ma lettre à mon cher *Charl*
Votre lettre?— Oui, celle que

l'ai promiſe, c'eſt ma condition : vous méritez bien que je la tienne.... — Tout de bon, Miſtriſs, vous voulez ?... — Point de façon, prenez, vous dis-je... : A la bonne heure : j'aime qu'on ſoit obéiſſant.... Eh ! qu'a-t-il dit en la recevant ? — Oh vraiment, bien des choſes !... — Qu'il ne doutoit point de mes ſentimens ? — Parbleu ! — Qu'il n'attendoit que cet aveu pour tout entreprendre ? — Sans doute ! — Qu'il m'aimoit auſſi, enfin que nos cœurs étoient d'intelligence, parlez donc ?... — Oh ! vous devinez tout cela à merveilles ! — Voilà qui eſt décidé, *Merry* : je ſuis prête à quitter mon tuteur, à partir cette nuit avec lui : il doit paſſer en France, nous irons enſemble à Paris ; là nous ferons ce que nous pourrons pour vivre, & nous vivrons ; oh oui, nous y vivrons, nous nous aimons tant !... — Cela doit *vous raſſurer.* — *Merry*, mon bon Merry, *portez-lui* cette lettre ſur le champ, &

derriere *Saint-James-Square*
pas de le prévenir que j'e
moi mes effets, & une ſo
cent livres ſterlings, que
avancée en rembourſeme
Merry, & trouvez-vous a
dans *Hay-Market*; vous n
tirez point de vos complai

A ces mots la jeune perſ
& me laiſſe fort ſurpris. Je
& je ne ſavois où trouver
à qui elle s'adreſſoit: j'aur
poſſible pour connoître ſ
ce jeune homme, qui quitt
le même ſoir, me faiſant
quitter auſſi, je me pro

Je ſors de ma porte-cochere, deſcends tout penſif *Fleet-Market*, *Street-Bridge*, & me trouve à l'entrée du Pont des *Moines noirs*, où je rencontre un grand concours de monde qui alloit & venoit pour ſe rendre à Weſtminſter, où il y avoit une cérémonie ſuperbe à voir; c'étoit juſtement la fête du Lord-Maire, qui devoit aller en grand cortege, par terre & par eau, ſaluer les Cours de Juſtice à Weſtminſter; à cinq heures il donnoit un grand dîner dans ſon palais, & à minuit grand bal, où devoient ſe trouver toutes les Dames de la cité dans la plus grande parure (1), tout le monde couroit, tout le monde ſe précipitoit, en ſorte que je penſai vingt fois être cul-

(1) *Dans la plus grande parure.* Cette fête du Lord-Maire ſe célebre en pompe tous les ans. Les Cours, qu'il va ſaluer à Weſtminſter, ſont celles de *King's-bench*, (banc-du-Roi) qui juge les procès extraordinaires, criminels,

vous rien à me confier ?
Charlook, lui répondis-je
c'eſt vous que je cherche
bien un effet du haſard
avez rencontré !.... ſuive
ma demeure...

Je ſuis l'étranger, en bén
qui venoit de me faire renc
je déſirois tant de trouver..
cendons un peu juſqu'à *Tha*
que nous prenons : au bout
nant à droite, nous paſſon
Londres (*the-Borough*), &
vons dans *Blakman-Street*,
ducteur me fait entrer dans
de peu d'appar[illegible]

ment au troiſieme étage. Eh bien, me t-il, quand il eut fermé la porte de ſa ambre, eh bien, pere *Merry*, as-tu mis ma lettre à la belle Miſtriſs *Dolly* ? · En voici une dont elle m'a chargé ur vous, ſir Charlook : liſez. —

Le jeune amant, après avoir lu, ſaiſi, nſporté de joie : O ma chere Dolly !... e me ſuivra, elle fuira la tyrannie de n tuteur ! . . . nous irons en France ! . . . h ! que je ſuis heureux ! . . . *Merry*, que is-je faire pour te récompenſer ? . . . — ous pouvez me ſauver la vie, lui ré-ndis-je en jetant à terre mes ridicules coutremens. — Que vois-je ! . . — Un fortuné qui n'attend plus rien que de otre généroſité ! . . .

Auſſi-tôt je lui détaille mes aventures : bon Charlook me conſole, me promet : me mettre de ſon voyage, & m'en-ge à paſſer toute la journée dans ſon partement, en attendant l'heure du

sible !... Il me tend la
son ami, me fait asseoir
discours.

Ne croyez pas, signor,
soit tout-à-fait l'humanit
à vous être utile ?... j'ai
térêt qui ternit bien le
vous rends : écoutez la c
je vais vous faire. En en
Dolly à son vieux tuteur
petite place que j'occupe ic
de talens, point de ressou
non plus !... je n'ai d'arge
nous faut pour aller à Paris
nous dans cette capitale,

ıbſiſter, je vous en réponds... Eh tenez
me vient une idée excellente ! vous
arlez françois tous deux ? — Très-bien !
– Nous jouerons la comédie : oui, nous
ous mettrons acteurs dans quelque bonne
oupe de province, & nous réuſſirons,
vous donnerai des leçons. — Je crois
u'il ne m'en faudra pas beaucoup : je
iis ici un pilier de couliſſe. — A la
onne heure ; mais le théâtre françois
ı le vôtre ! — Je ſais qu'il y a de la
ifférenee, au ſurplus nous verrons : je
ıoiſis de me rendre ſur le champ à Paris,
arce que j'y ai un parrain qui m'aime
eaucoup, & qui ſans doute me recevra
bras ouverts. — Oui ! eh bien, allons à
aris, morbleu, allons à Paris...

La journée ſe paſſe à cauſer ; le ſoir,
ous attendons neuf heures avec la plus
ive impatience : enfin elles ſonnent :
: domeſtique de Charlook, *Tom*, nous
mene une chaiſe de poſte que ſon maître

Je ne dirai rien de ſa ſurp
vant un étranger avec ſo
la fimes ceſſer auſſi-tôt, &
gloiſe me témoigna autan
Charlook. Nous allions cor
Le lendemain, vers midi,
à Douvres, la chaiſe de
voyée, nous nous embarq
voilà à Calais. Le Pas-d
eſt de ſept lieues, exige c
ſeize à dix-huit heures, ſo
pris par le calme ou par
traire ; mais nous le fî
heures, & ce paſſage ne

quelle il ſavoit que demeuroit ſon parrain. Là, il fut bien ſurpris d'apprendre que cet homme, ſur lequel il fondoit tout ſon eſpoir, étoit parti depuis quelques jours pour un voyage de long cours...

Dolly & Charlook, fort étonnés, ne ſurent plus quel parti prendre pour vivre : leurs finances pouvoient s'épuiſer, il falloit penſer à l'avenir : devions-nous jouer la comédie ; devions-nous chercher un état plus ſolide ?... Nous fûmes huit jours entiers à réfléchir là-deſſus ; le neuvieme, en me levant, j'appris par l'hôte de l'hôtel que nous habitions, que les deux Anglois étoient partis à quatre heures du matin, & qu'ils m'avoient abandonné. Jugez de ma douleur ! ... je m'étois attaché à ces jeunes gens, & ils me fuyoient ! que leur avois-je fait ! ... Une lettre laiſſée ſur leur table, m'inſtruiſit en peu de mots de leurs *motifs.*

qu'eux, ils me prioient
fortune comme ils al
leur ».

Voilà bien les homm
s'ils s'étoient associés à
pu leur être d'une gr
j'ai des talens, des rel
ils n'en ont point.... l
bien, adieu! adieu! pui
l'obligation que je leur ai
de la justice Angloise,
mené ici à leurs frais!
que je possede sont à eux
les, regrettons-les, ces
gens!...

Obligé de pourvoir à

ion que je trouvai fut celle d'apprentif
rurgien, ſous un homme célebre qui
enſeigna tout ce qu'il ſavoit : cet homme
nt mort, j'héritai de ſon nom ; mais,
:rié par mes confreres, que mes ſuccès
moient contre moi, je me décidai,
ır n'être point aſſaſſiné, à quitter la
cette & le ſcalpel pour la phyſique.
toit ma paſſion, la phyſique, je l'aimois
ucoup, & je pouvois me vanter d'y
: ſavant. J'annonçai un cours *gratuit*
ne m'amena perſonne : étonné de ce
d'empreſſement, je louai un vaſte em-
:ement où je fis des expériences à *tant*
place.... J'y perdis mon temps : dé-
de ne point réuſſir de ce côté, je me
:rminai à faire un autre état. Une petite
:hure, que j'avois faite ſur l'électricité
lus & *en moins*, avoit aſſez bien réuſſi :
ı libraire me preſſoit pour que je lui
quelque ouvrage plus conſidérable,
ıe perſuadai que je pourrois devenir

céleſtes : Théorie des &c. &c., tout cela fus abymé par des *lib* œuvres ne ſe vendi libraire fut réduit à auſſi !

Cependant avant de choiſir cette demeure, j'étois encore aſſez jeun que choſe : j'avois trente- fait bien des métiers : jeter dans un cloître aſile pieux, tranquille travailler ſans craindre digence. En conſéquenc le Prieur des

en moins d'un an, je fais mon noviciat, que l'on abrege par conſidération, & je prends l'habit de l'Ordre. A peine inſtallé, je mis au jour un ouvrage très-curieux & très-ſcientifique ſur l'origine, l'accroiſſement, les travaux & l'utilité des diſciples du bienheureux *Saint Ignace de Loyola*, avec l'éloge de ce Saint & de ſes compagnons *Pierre-le-Fevre*, *Alfonſe Salmeron*, *François-Xavier*, *Jacques Laynez*, *Nicolas Bavadille*, *Simon Rodriguez*, &c. &c., qui fonderent l'Ordre des Jéſuites, d'après un vœu qu'ils firent dans la chapelle de Montmartre, &c. &c.

Ce livre, qui étoit en vérité excellent, me fit beaucoup d'honneur dans mon couvent, & reſta ignoré dans le monde. Je me déſeſpérai alors, & jurai de ne plus écrire une ſeule ligne. Serment illuſoire !... la démangeaiſon me reprit, & un an après je publiai, pour mon malheur, un eſſai ſur toutes les religions, où je prouvai qu'elles

ressemblables, &c., & qu'
que dans l'être auquel on

Oh ! pour le coup,
trop profond, me fit bie
il fut la cause de mon m
Communauté se déchaîn
fus regardé comme un
abominable, & l'on m
maison de province où je
une prison étroite, dont jar
sortir ! ... Quelle douleur
me voilà enfermé, sans liv
& sans papier ! quelle situa
me parut préférable, je n
quer de nourriture, dans l'e
de faim .... Ressource inutil

Le ciel qui, ſeul, connoiſſoit mon innocence, & le but qui m'avoit fait entreprendre mon ouvrage, m'envoya un conſolateur. Pere Doucin, mon Prieur, ou plutôt mon geolier, aimoit beaucoup les ſciences & les lettres : c'étoit un de ces hommes curieux par amour-propre, ſtudieux par déſœuvrement, qui parlent de tout ſans rien connoître, & liſent pour s'affranchir de la peine de penſer ; d'ailleurs ennuyeux, parce qu'ils vous citent vingt fois ce que vous ſavez par cœur, d'autant plus vains qu'ils ſont très-ignorans, *protégeant* les gens inſtruits qui ſont ſous eux, & forts pour vous répondre par des phraſes latines compilées des auteurs, lorſque vous les avez mis *à quia* en françois.

Tel étoit Pere *Doucin*. Il avoit entendu parler de moi, des connoiſſances que je poſſédois, & fut curieux de me voir. Un jour il entra dans mon cachot : Pere

en prie auſſi, André :
mon ami, & n'oubliez p
gros bâton pour me dé
en cas que quelqu'un n
moi, je ne puis pas port
nous eſt défendu. —

André me regarde, &
ajouter foi à mes diſcour
Voilà les clefs qu'il m'a c
les, car vous les conno
moi, & partons ſur le cl

A la place d'André, v
méfié de moi, cher Lecteur
qui veut ſe ſauver, prie-t
l'accompagner, l'engage-t-
gros bâton

a vue des clefs que je lui donne, con-
ır à tout; mais avant de ſortir, il veut
er demander au Pere Doucin, ſes ordres
:e ſujet... Je ne m'effraie point, & lui
ɔonds: Je le veux bien, André, allez-
mais ſi, pendant le temps que nous
rdons, le malade meurt ſans exhorta-
n, ce ne ſera point ma faute!...
André n'a plus de réplique à cette ob-
ɛtion: il prend une énorme canne,
'étoit bien ce que je déſirois), & nous
rtons: je ne ſavois trop de quel côté
er; une avenue, un champ déſert ſe
éſentent devant moi, c'eſt-là le chemin
mon malade!...

En marchant, j'entretiens André de
fférentes choſes, je le prie de venir le
ndemain dans ma cellule, j'ai quelques
:tits préſens à lui donner, je lui recom-
ande de faire relier un de mes bréviaires
ɔur la huitaine ſuivante, &c. Mon com-
ıgnon prend inſenſiblement beaucoup de

... pour il long-
larmes, il s'attendrit ;
mal, je chancelle, je t
je ne puis pas marche
extrême : il me prend
ſon bâton... C'eſt-là o
. Une fois poſſeſſeur d
releve vigoureuſement :
il faut que tu conſentes
à cet arbre, ou tu es
ment !... Oui : j'ai de
moi : laiſſe-toi faire, m
me ſauver ; je ſerois fâc
mal..... ta confiance er
point... — Qu'entends-je
Point de bruit, André, j

ıa liberté ; je leve mon énorme bâton, ɛ j'en applique de ſi bons coups ſur les paules d'André, qu'il n'a pas le temps de : reconnoître ; il veut ſe défendre, je :double, & nous commençons enſemble n combat qui bientôt ſe termine à mon vantage. André tente en vain de m'ar-ıçher l'arme fatale, il tombe, je ne le ıe point ; mais je le mets hors d'état de ouvoir me ſuivre, & je me ſauve à la âte, en allant tout droit devant moi.

Je crains que vous ne me trouviez un eu barbare, ami lecteur ; mais penſez onc, je vous prie, que j'étois condamné une priſon perpétuelle, & que dans ne pareille ſituation, on ne ménage rien our briſer ſes fers : cependant, je l'avoue, out en aſſommant le trop facile André, : me reprochois d'être réduit à cette ruelle extrémité ; mais j'y étois forcé, ɛ ſi j'avois cédé à la pitié, j'étois erdu!...

lavoit où je [illegible]
mon bâton encore teint
heureux André !... Il
je le jette, arrache un
d'arbre, & pourſuis m
toute la nuit. J'avais eu
dre ſur moi des bijoux
que je poſſédois. Au
rencontre dans un cha
reur : Mon ami, lui d
éloigné de ta maiſon ?
vérend Pere, la voilà l
mon ami, douze lou
donner tes habits & j
ton nuits ? —— Comm

Le payſan balance, l'or que je fais briller à ſes regards le tente, il accepte, m'emmene dans ſa chaumiere, tire quelques méchans habits de ſon coffre; je les endoſſe, il jette les miens dans un puits, & je me trouve ſi content de la maniere dont je ſuis déguiſé, qu'au lieu de douze louis, je lui en donne quinze. Ce brave homme me vote mille bénédictions, me ſouhaite un bon voyage, & me voilà parti, vêtu d'une groſſe veſte brune, d'une culotte griſe, & de gros bas-guêtres: le deſſein, que j'avois formé depuis long-temps de m'échapper de mon couvent, m'avoit engagé à laiſſer croître mes cheveux, ils étoient fort longs, je les mouille, ils ſont bien noirs, bien collés ſur ma tête, un mauvais chapeau me cache la moitié de la phyſionomie, en un mot, je ſuis méconnoiſſable.

En prenant toujours des chemins de traverſe, j'avois laiſſé à mes côtés des

dans une grande v
prit être *Arles*. Là
riture, & continua
m'arrêter que pou
J'arrivai le troiſieme
je réſolus de cherche
barquer pour mon
n'avois plus d'arger
jours d'être pourſuiv
ſéjour où j'allois d
fortune!

La premiere perſ
trai à Marſeille ſur
par une reſſemblanc

ous pas le *Signor Franciſco Lauriſco Bonini* de Rome ? — Lui-même, Monſieur ; & vous, n'êtes-vous pas ! ... — Embraſſe-moi, mon frere ! je ſuis ton aîné ! — Quoi ! c'eſt toi, mon pauvre frere !... Eh ! bon Dieu, dans quel état !... — Paix : mène-moi chez toi, je te conterai des choſes incroyables !...

Franciſque, qui étoit doué d'un cœur excellent, verſe des larmes de joie, me ſerre dans ſes bras, & tous deux nous nous rendons à ſon logement, où je lui raconte mes aventures, & notamment ma derniere, qui l'effraie ſinguliérement. Eh vîte, mon cher frere, me dit-il, il n'y a pas de temps à perdre. J'ai voyagé, moi, depuis notre ſéparation. Notre ſœur eſt morte dans les iſles, où j'ai fait fortune, j'y poſſéde une habitation, viens avec moi : mon vaiſſeau va mettre à la voile ſous deux heures ; je veux que nous ne nous quittions plus. Mais tu vas voir

marchandiſes à débarq
tu débarquer ? cette iſ
merçante. — Il s'en
vœu que j'ai fait dan
freuſe, où j'ai penſé v
ſeau, ma perſonne &
La famine étoit déplor
il s'agiſſoit de tirer au
un de nos camarades
Malte, jeune homme
voulant pas que l'on al
ſard le choix de la vi&i
diſoit-il, tomber ſur un
que lui, ſe dévoua

gés... Epargne-moi ce récit affreux!....
rrai dès-lors de faire préſent au Grand-
tre de l'iſle de Malte de la moitié de
marchandiſes, & je cours accomplir
vœu ! ...

e louai mon frere de ſa piété & de
exactitude : je changeai de vêtemens ;
s paſſâmes quelques momens à nous
r une amitié éternelle, & nous nous
parquâmes. Franciſque n'étoit point le
itaine du vaiſſeau ; mais ce navire & ce
qu'il contenoit lui appartenoit ; celui
le commandoit étoit intéreſſé dans
treprise : nous avions un Pilote très-
iré, une douzaine de paſſagers fort
ables, & tout nous promettoit une
te agréable.

---

gnard, & mit ainſi ſes camarades dans la
ſſité de le manger faute de vivres. A quelles
émités n'eſt-on pas ſouvent réduit, dans
voyage de long cours ! ....

Que ma ſituation étoit changée
je me trouvois heureux, & co
j'étois en effet! je béniſſois mill
ſort, qui, par le plus grand haſard
fait rencontrer un frere chéri au
même où il alloit, ſi je l'avois r
mettre, peut-être pour jamais, l'i
des mers entre nous deux!... J'é
lui enfin, il me témoignoit la p
amitié, & nos deux cœurs jouiſſ
ce doux rapprochement. Mon fre
bon Franciſque!.... Ah! ſon
m'arrache encore des larmes que l
excuſera, s'il connoît ce que peu
un cœur ſenſible, les émotions d
dreſſe fraternelle!

Notre voyage, quoique long, n
nuya point du tout; le plaiſir de v
cher Franciſque, & l'agrément que
me procuroit, tout me raviſſoit
l'oracle de notre petite ſociété. O
coutoit avec complaiſance, & mon

propre se trouvoit flatté des déférences que l'on avoit pour mes opinions.

Après la traversée la plus heureuse, nous arrivâmes enfin à l'Isle de Malte, où nous débarquâmes au Port *Saint-Georges.* Nous éprouvâmes bien des difficultés avant de parvenir jusqu'au Grand-Maître ; car les Maltois craignent tellement d'être surris, qu'ils prennent les plus grandes précautions avant d'introduire les étrangers. Cependant nous eûmes accès auprès de lui, par la protection de l'homme le plus respectable & le plus aimable que j'aie jamais connu. M. le Commandeur de *Ba.... nil* (1)

(1) M. le Commandeur de *Ba .... nil*, dont parle ici Bonnin, est mort à Paris il y a deux ans, âgé de quatre-vingt-seize ans, dont il en avoit passé soixante-dix à Malte. Ce digne vieillard, en mourant, laissa des regrets ineffaçables dans les cœurs de tous ceux qui eurent le bonheur de le connoître ! ....

Le Grand-Maître, touché de [illegible]
d'un de ſes chevaliers & de notr
reçut nos dons, & nous en com
tour avec la plus grande généroſi
reçûmes de lui des draps de cot
bes, du *cumin* en quantité, des
chevre, des bijoux, &c. &c.
partîmes après avoir fait à Malte
de trois ſemaines, que nous paſ
ſon palais même, & près de
eûmes tous le temps de viſiter
renommée, & que l'on reg
droit comme le boulevard de
[illegible] Voici le profit qu

di, par l'Afrique & Tripoli en Barrie; au couchant, par *Lampedouſe*, tite iſle dont elle eſt à quarante-cinq ues; & au levant, par la mer Méditerée. Elle s'étend en longueur vers la orée, & ſur la cime de ſon rocher leve la ville, ou la vieille cité, que odore dit avoir été bâtie par les Carginois. L'iſle de Malte qui, n'a guere is de ſept lieues de long ſur quatre de ge & vingt de circuit, contient encore ixante mille ames. Elle eſt floriſſante & s bien fortifiée. Son terroir eſt preſque r-tout pierreux, mais la pierre eſt tene, & facile à mettre en œuvre. Il y oît des figuiers, des pommiers, des ndiers, des palmiers ſtériles, du con, des fleurs, comme roſes, thym, nouil & certains chardons ſauvages qui it la propriété de ſervir aux habitans, ur être brûlés au lieu de bois qui croît rt peu dans l'iſle; car on eſt obligé de

avoit bâti deux Templ
où tous les peuples ven
offrandes, & l'autre à
exiſte encore quelques v

Maintenant les Malt
& très-attachés à la re
Ils n'ont point de caracte
qu'il y arrive tous les jo
valiers, & de nations
néceſſairement les mœurs
mélangées.

Les revenus des Che
ſont d'autant plus étendu
Commanderies dans tou
Ils vont ſouvent en cou

canon. Ils ſe ſont rendus ſi redoutables aux Barbares, que ceux-ci les laiſſent depuis très-long temps vivre en paix dans leur iſle.

L'origine des Chevaliers de Malte eſt connue de tout le monde; on ſait que, du temps de Godefroi de Bouillon, un nommé Girard, étant venu viſiter les lieux ſaints à Jéruſalem, ſe trouva pénétré d'une dévotion ſi grande, qu'aſſiſté de pluſieurs gentilshommes, il ſe mit à bâtir l'hôpital Saint-Jean de Jéruſalem, & qu'ils prirent le nom de *Freres hoſpitaliers*. Ils perdirent bientôt ce nom, quand ils eurent conquis ſur les infidelles la ville & l'iſle de Rhodes, où ils reſterent deux cents douze ans. La veille de Noël de l'année 1522, Soliman ſecond du nom, chaſſa de leur iſle les Chevaliers de Rhodes, qui vinrent ſe réfugier à Candie, à Veniſe & par toute l'Italie. Le Duc de Savoie leur permit enſuite de ſe réunir, & d'établir à *Nice* le ſiége de leur Ordre;

mais apprenant que le Turc devoit v
attaquer la Sicile & le royaume de Na
ils ſe réfugierent à Sarragoſſe, pour
plus près de la Grece. Enfin, en 1
l'Empereur Charles-Quint fit préſen
l'iſle de Malte au Grand-Maître *V*
de l'Iſle-Adam, qui y établit ſon O
Ils l'ont défendue depuis avec le plus g
courage, principalement contre Soli
ſecond, le même qui les avoit chaſſé
Rhodes, & contre Selim II, auſſi
narque des Turcs, qui tous deux fu
obligés de lever le ſiége, & de fuir l
teuſement.

Je pourrois bien maintenant parle
l'Ordre & de la Regle de ces Chevali
dénombrer les revenus & les comm
deries du Grand-Maître, &c. &c.; 1
cela me meneroit trop loin, ſans dev
très-amuſant pour le lecteur; ainſ
reviens à moi.

Mon frere avoit quelques affaires à tr

avec des marchands Eſpagnols de l'iſle de Minorque, en conſéquence nous cinglâmes vers le Port-Mahon, enchantés du ſéjour que nous avions fait à Malte, & des bontés dont le Grand-Maître nous avoit comblés. Nous eſpérions terminer nos voyages avec autant de bonheur, côtoyer les iſles *Baléares*, viſiter les côtes d'Eſpagne, &c. &c. Notre voyage étoit plutôt un but d'inſtruction & de plaiſir qu'une affaire d'intérêt; tout flattoit nos déſirs, lorſqu'à la hauteur de *Mazara* ou environ, nous nous voyons accueillis d'une bourraſque très-inquiétante!... Le Pilote amene les voiles de hune & de perroquet: ces deux mâts ſont briſés: on ſe diſpoſe à les deſcendre & à prendre des ris ſur les vergues de miſaine, lorſqu'un briſan épouvantable frappe notre vue. Celui qui faiſoit *la vigie* l'écria! A l'inſtant, le vaiſſeau porté avec fureur ſur le briſan, crie, ploie & ſe *remplit* d'eau juſqu'aux écoutilles

donne de mettre une chalou
Mon frere, qui donnoit q
me conjure de m'y jeter, j
faire ſans lui: il me preſſ
me voilà dans la chaloupe.
monter pour chercher mo
j'étois plus inquiet que de
je chancelle & tombe dans

J'ignore ſi l'on s'apperçut
de mon accident... je lutta
la fureur des flots, je nage
forces me le permirent; m
dant tout-à-fait l'uſage de
les recouvrai que pour mai
m'étoit rendu... Jugez de
j'ouvre les yeux, & me tr

malheur, & laiſſe échapper des gémiſſemens, dont les cruels ne ſont point touchés..... Quel déſeſpoir! je perdois tout, mon frere dont j'ignorois le ſort, & j'allois être réduit à la condition d'eſclave!...

Je n'eſſayerai point de peindre ma douleur, on doit s'en former une idée....

J'apprends par un François, mon compagnon d'infortune, que je ſuis tombé entre les mains d'un Pirate inhumain, marchand d'eſclaves, & qu'à mon arrivée à Alger, je vais être vendu au premier qui voudra m'acheter.... Je ne puis retenir mes larmes & mes cris; mais, hélas! vaines clameurs! un de ces Barbares m'applique quelques coups de nerf de bœuf pour me faire taire, & me force enſuite à lui décliner mon nom, mon état & le lieu de ma patrie. Sur ce que je lui dis que je ſuis Italien, il s'informe ſi je ſuis digne de

m'aſſure qu'étant Prêtre
je me donnai cette quali
d'adoucir mon ſort) je ſe
heureux qu'un autre. . .

Quelle foule de réflexi
faillir ! quelle différence
avec celle de la veille !.
mon pauvre Franciſque,
venu ? avoit-il perdu la
des flots ? . . . étoit-il, cor
tombé entre les mains de
faire ? . . . Je ne puis que gér
larmes & me ſoumettre !..

Je ne dirai rien de ce
pendant la traverſée. Arriv
fus expoſé en vente comm

ne (1), & me voilà occupé dès le
ne jour à mille travaux ſerviles, pour
uels je n'ai nul talent, & que *Saadel*,
n maître, me fait faire malgré moi!...
eſtai dans cette maiſon un an; au bout
:e terme, *Saadel* voyant que je ne par-
ıdrois jamais à faire ſes veſtes & ſes
mans, me vendit à un Grammairien:
i-ci me faiſoit écrire toute la journée
mots barbares que je ne pouvois que
ier ſans les comprendre: tantôt c'étoit
dialecte de l'arabe, tantôt une eſpece
langue franque, compoſée d'italien,
françois & d'eſpagnol. Lorſque je me
npois, c'étoient des coups!... Il étoit

1) *Sur le haut de la montagne.* La capitale
royaume d'Alger eſt carrée, & bâtie ſur
ente d'une montagne vers le Port, en forme
mphithéâtre. Les toits des maiſons ſont en
:e-formes, pavées & ceuvertes de terre.
ſont de vrais jardins pour ſe promener le
r, & prendre le frais.

ces vers qu'il falloit à la louan-
met, au jour de sa naissance.
récitoit souvent dans une plac
en chaire, & devant tout le mo
il étoit nommé le *Prince des*
le monde le reconduisoit en tr
ce jour-là je ne travaillois poi
restai pas long-temps dans ce
où je commençois à m'acco
riche marchand d'esclaves de
Fez, voyageant pour son ag
trouva à Alger, & vint voir
mairien. Enchanté de mon écr
la maniere dont j'avois copié le
barbares de mon [illegible]

lé proposa de m'affranchir, & de me arder auprès de lui comme son ami, si voulois abjurer le christianisme. Je le refusai, & il me promit de ne me vendre u moins qu'à un homme doux, sous lequel e pusse être moins infortuné. *Digy-Foleb*, on nouveau maître, voyageoit à grands rais, & pour s'instruire; nous parcourûmes nsemble toute la Barbarie, Tunis, Tripoli, Biledulgérid, Maroc, &c. & nous evînmes à Fez, où mon patron étoit fixé. e lui plaisois: il avoit besoin d'esclaves our lui-même, il me garda & quitta son ommerce quelque temps après.

Que vous dirai-je, ami lecteur!... j'ai assé vingt ans de ma vie avec *Digy-Foleb*. Vingt ans!.... ai-je connu l'esclavage, u'en dites-vous?.... & j'y serois peut-être encore, sans un événement heureux ui engagea mon maître à briser mes iens.

Il y a dans Fez beaucoup de Chimistes,

mais comment ferois-tu ? — Ec
l'Alchimiſte ne veut donner ſa
un homme de ſa profeſſion ?
flatte de vous en apprendre là-
qu'ils n'en ſavent tous ici : ſu
ment les leçons que je vous do
je vous donnerai le ſecret de
métaux, de les allier, de les m
faire de l'or potable. —

Digy-Foleb m'embraſſe, me
ſes bras, m'appelle ſon ami,
tutélaire, envoyé par Maho
& dès le même inſtant, il
leçon.

Il avoit de l'eſprit, de la m
moins de ſix mois, je le mets au

Dalimé : Je viens, lui dit-il, te demander
a fille pour arracher les épines de ma vie,
t faire naître les roſes ſous mes pas ! —
*A*a fille ? ignorant ! — Pas ſi ignorant !
onne-la-moi, & je te ferai connoître les
alens que je poſſede. — Non : ceſſe de
ourſuivre un nuage qui fuira toujours
evant toi ; *Dalimé* ne ſera point ta com-
agne, je la garde pour l'homme divin
ue notre ſaint Prophete nous a promis,
t qui doit faire trouver dans les métaux
ne ſource de vie !... — Je ſuis cet homme,
on pere : mets-moi à l'épreuve ; ce ſoir,
hez toi, aſſemble tes amis avant la der-
iere heure du jour, & tu me verras
pérer des miracles ! — Des miracles !...
– Oui, je veux à tes yeux compoſer de
or ſans or, & t'en faire avaler comme
n verre de ſorbet. — O grand homme !
– Adieu, à ce ſoir ? — Oui, mon ami,
ce ſoir !... ſonge, que ſi tu operes ce
rodige, demain, dès l'aurore, tu pourras

& nous passons la journée
fourneaux, nos cornues,
composé une combinaison
vans, qui mettoient en ef
En précipitant ensuite dan
dissolution, j'en séparois
lique, & j'y faisois dép
lingot d'or. Sans ennuyer
détail de ce secret, il lui
que pour faire la valeur
j'en perdois plus d'un m
d'après cet aveu, il estim
ce qu'elle vaut. . . .

Nous voilà transportés
trumens, chez le Chimist
est nombreuse, tant mie

ignorans !.... chacun ouvre de grands yeux, chacun demande le ſecret : *Digy* annonce qu'il l'apprendra à tout le monde, dès qu'il ſera l'époux de *Dalimé*. Le pere émerveillé, ne s'oppoſe point à cette union. Dès le même ſoir, ils vont trouver deux Notaires près de la grande moſquée : tout eſt conclu, décidé, & le lendemain matin, après les cérémonies d'uſage, mon maître, tranſporté de joie, fait conduire chez lui ſa jeune épouſe au ſon des tambours, des trompettes, dans une eſpece de chaiſe à porteurs couverte d'étoffes d'or & de ſoie.

Quelle joie pour mon maître !.... il vient me trouver, briſe mes fers, me fait préſent d'une bourſe de quatre cents ſequins, & me donne des paſſe-ports pour me conduire juſqu'à *Ceuta*, où je dois m'embarquer....

J'étois ſi ravi de me trouver libre, que je ne perdis pas un moment ; je remerciai

quelques lieues [redacted]
incurſions des Arabes vaga
conſéquence, j'avois caché l
mon argent dans mes brodeq
m'empêcha point d'être volé :
avant d'arriver à Ceuta, je re
horde de brigands, qui me dé
& me laiſſerent nu comme
J'étois né vraiment pour le
Arrivé à Ceuta, je fus trou
auquel je fis part de ma dét
Eſpagnol me conſola, m
habits, dix ducats, & me re
Capitaine du vaiſſeau, qu
voile pour Cadix.

Ce n'étoit pas tout, il

atre ſinges bien doux, bien apprivoiſés; lui offris un ducat de ces ſinges : c'étoit :n les payer dans ce pays-là, auſſi ac-ɔta-t-il mon offre. J'encage ſoudain mes :its animaux, & je m'embarque. —

A Cadix, je commençai à promener :s ſinges, & je gagnai quelques mara-dis. Le métier ne me paroiſſoit pas bon; ıis j'étois obligé de le faire.

Je traverſai ainſi l'Andalouſie, l'Eſtra-ıdure, la Nouvelle-Caſtille, la Vieille-ſtille, l'Aragon & la Navarre, juſqu'au :d des Pyrénées.

Mon deſſein étoit de me rendre à Paris, je n'avois plus rien à craindre des ſuites mes confreres, puiſque plus de ıgt ans s'étoient écoulés, pendant leſ-els le travail, la miſere & l'eſclavage avoient changé au point de me rendre :connoiſſable. J'aimois cette capitale de France, & je brûlois d'y terminer mes ırs; mais avant je voulus parcourir un

Je visitai de [illegible]
la Gascogne, la Guienne, le Gev
l'Auvergne, le Bourbonnois, &c

A Moulins, où j'étois arrêté, j
rencontre des deux enfans infortu
causent maintenant tous mes malhe
Ce fut à Moulins que Petit-Jacqu
Georgette... Mais avant de vous r
cette aventure, ami lecteur, per
moi de vous dire quelques mot
contrées d'Afrique que j'ai hab
vous y ai fait passer un peu rap
revenez sur vos pas, & que je
pose sommairement les rema

Le Royaume de Fez, borné à l'eſt par celui d'Alger, au ſud par Maroc, au couchant par la mer Atlantique, eſt diviſé, comme l'on ſait, en ſept Provinces, *Teneſme*, *Fez*, *Azaghar*, *Helbac*, *Errit*, *Garet*, *Elchaout*, chacune deſquelles étoit autrefois une Seigneurie particuliere, de même que Fez étoit une Juridiction juſqu'au temps où un certain *Marin* l'érigea en Royaume. La Province de *Teneſme* fut jadis comme la capitale de toute la Mauritanie Tingitane. Elle contenoit quarante villes & plus de trois cents châteaux & villages. On y trouve encore pluſieurs villes célebres par leur antiquité. *Amſa*, bâtie par les Romains ſur le bord de la mer Océane, elle fut ruinée par les Portugais. Près d'un petit fleuve nommé *Guirla*, eſt la ville d'*Adendum*. Le long de ſes murs paſſe une ſource d'eau qui forme une eſpece d'étang. Elle fut démolie, comme toutes celles de la Mauritanie,

rivière de Sebou traverse tout
de Fez.

La Province de Fez, qui ne
petite partie du Royaume, s'
le levant. Là, eſt la grande,
ville de Fez, nommée *Sylda*
mée. Elle eſt aſſiſe preſque de
ſur des montagnes & collines
qu'il n'y a que le centre de l
ſoit dans une plaine. L'eau y e
côtés. La petite riviere de Fe
en deux canaux, dont l'un, ve
arroſe les murs du *Nouveau-Fez*
au couchant, ceux du *Vieux-F*

Dans la ville, il y a une
canaux qui portent l'eau dans

des Seigneurs, des Citoyens, & dans les Moſquées & Hôpitaux, qui ſont en grand nombre. De diſtance en diſtance, on a établi des réſervoirs, qu'on lâche de temps en temps, afin que l'eau tombant avec impétuoſité, parcoure les rues & les lave. Toutes les maiſons ſont bâties en briques, & peintes de différentes couleurs : il y en a ſur leſquelles on a tracé des feuilles, des arbriſſeaux, des payſages, &c. &c.

Chaque maiſon a ſa cour dans le centre & une tour fort élevée, dans laquelle on a pratiqué pluſieurs chambres, percées de croiſées tout autour, comme nos belvéders.

Il y a environ huit cents Temples ou

Muftis. A préſent on la diviſe en trois villes, dont la plus ancienne ſe nomme *Eſleyde*, & les deux autres le Vieux & le Nouveau-Fez. Ce pays contient bien 800,000 habitans, y compris ceux de la province.

pays *Carven*, eſt regardée com
d'œuvre. On y entre par tren
tes : elle a ſur ſa longueur trei
& ſur ſa largeur dix-ſept.
arcades, ſoutenues par 10,50
marbre blanc, portent chacun
allumée. Dans le chœur du T
a une infinité de vaſes de b
portent de ces mêmes lampes
que toutes les nuits il eſt écla
cents lumieres. Cette Moſquée
ſequins de revenus tous les jo

On me fit remarquer, deva
porte, la place où le famei
avoit été lavé de ſes excomr

nature de Dieu & ſur l'Ame, que ſes
nemis l'ayant dénoncé au roi de Maroc,
: Prince le déclara hérétique, le priva
e ſes biens, & lui ordonna de reſter au
uartier des Juifs... Averroës quitta Cor-
oue, & ſe retira à Fez, où il fut bien-
ıt arrêté. Il fut réſolu qu'on ne le feroit
oint mourir; mais qu'on leveroit, de-
ant la grande Moſquée, l'excommuni-
ation muſulmane qui avoit été lancée
ontre ſa perſonne. Averroës fut donc
onduit, un vendredi, ſur la porte du
'emple, où on lui ordonna de reſter tête
ue. Comme les Turcs n'ont point d'eau-
énite pour nettoyer les taches d'excom-
unication, ils ſe ſervent de la ſalive:
: Philoſophe s'en apperçut d'une maniere
ort diſgracieuſe, car tous ceux qui en-
erent dans la Moſquée, lui cracherent
ı viſage. Après cette ablution déſagréa-
le, on demanda à Averroës s'il ſe re-
entoit: il répondit que oui; & toute la
érémonie fut finie.

nons le fil de mes détails sur [illegible]
Fez.

On voit dans Fez beaucoup de
léges, dont deux si beaux, qu'un seul
vingt mille sequins au Roi *Habu-H*
pour la seule bâtisse. Dans ces Col
on enseigne les sciences en langue a

Il y a aussi dans cette ville de su
hôpitaux, étuves, hôtelleries, qu
prendroit pour des palais, & plus d
moulins, qui appartiennent aux Col
Hôpitaux, &c. &c.

Jacob, fils d'*Abdulach*, premi
de la famille de ce *Marin* dont j'
plus haut, en divisant Fez en troi
mit dans la premiere ses palais;

auſſi tout l'or & l'argent à mettre en œuvre.

Les étuves ſont tenues proprement & décemment : on y trouve des Barbiers obligeans, qui vous rendent tous les ſervices de leur art ſans aucun ſcrupule : les garçons de ces ſortes d'endroits célebrent tous les ans la fête des Etuves d'une maniere fort ſinguliere. Les hôtels garnis reſſemblent aſſez à nos *tabagies* : on y trouve à ſatisfaire toutes les paſſions.

Les Arts de cette grande ville ſont ſéparés les uns des autres, & les plus nobles ſont autour de la grande Moſquée, comme les Notaires. Après ceux-ci, en tirant vers le couchant, on voit une ſoixantaine de Libraires, & du côté du ſud les Cordonniers. Au levant ſont les Chaudronniers, Serruriers, Fondeurs, &c. &c. Vis-à-vis de la grande porte, on trouve les Fruitiers : après, ceux qui vendent des ouvrages en cire qui ſont vraiment admirables ;

vriers ont auſſi leur rue à
les filles de joie. On rencoi
les quartiers des Charlatans (
qui vont avec des inſtrume
vendre des drogues : d'au
danſer des ſinges & travaille
d'autres enfin qui conduiſe
de maiſon en maiſon, pou
ceux qui ont des jumens.

L'habillement des habit
eſt à peu près celui des Mah
avec le coſtume des Arabes,
doliman, large pantalon,
&c. Les femmes ſuivent les

Leurs mœurs ſont aſſez honnêtes, à l'exception d'une paſſion brutale à laquelle les hommes ſont portés, & qu'ils doivent à la chaleur de leur climat : ils jouent bien aux échecs, font des vers, danſent avec grace ; aiment les arts & la muſique, & ſur-tout croient aux devins, qu'ils conſultent ſans ceſſe.

Il y a à Fez trois ſortes de devins : les premiers devinent par l'art de la Géomance ; les ſeconds ont coutume de mettre de l'eau dans un plat de verre, & d'y jeter une goutte d'huile qui devient claire & tranſparente ; alors ils s'imaginent voir des troupes de démons qui, ſemblables à une armée, vont camper par mer & par terre ; ils interrogent ces diables, & prédiſent l'avenir. La troiſieme eſpece de devins eſt une compagnie de femmes, qui diſent avoir le diable au corps, &, pour le faire parler, font commettre mille abominations aux curieux & curieuſes qui

tion arabe, que je me [illegible]
traduire en françois.

Il y a encore une ſorte de devin
més *Mahuhazzimin*, c'eſt-à-dire, e
teurs : ceux-ci, connoiſſant parfa
l'Aſtrologie & les Mathématiques,
par le calcul, & diſent quelquef
choſes très-vraies.

Tous les habitans de Fez & de
ſont Mahométans ; néanmoins ils
pluſieurs ſectes, dont quelques-u
tent encore.

La premiere commença envir
vingts ans après Mahomet, &

Quatre-vingts ans après, cette ſecte fut repriſe par un ſavant, qui diſputa avec les Légiſtes, & parvint à établir ſi bien ſa doctrine, que le grand Mufti l'adopta, & fit bâtir des Colléges pour ces ſectateurs.

Ils furent perſécutés par *Maliefach* & protégés par *Nidam-Elmale*, & triompherent ſi bien, qu'ils furent nommés les Réformateurs de la loi du ſaint Prophete. Ils diſoient dans leurs livres, que l'homme peut acquérir une nature divine par le jeûne & les bonnes œuvres, qu'il doit paſſer avant par cinquante degrés de diſcipline, & qu'après il eſt infaillible, &c.

Ils ont encore pluſieurs autres ſectes, comme celles d'*Eſſechravard*, d'*Ibnul-Farib*, d'*Eſfargani*, d'*Elcorb*, des *Elauted*, &c. &c. Ce fut un Capitaine d'Omar qui, chaſſant les Romains d'Afrique par la défaite de Grégoire Patrice, d'Abſimaque & de l'Empereur Léon, prêcha, conjoin-

tement avec les Arabes, la doctrine de Mahomet aux Goths & aux Vandales, qui alors habitoient l'Afrique, & étoient livrés à l'hérésie d'Arius. Ces conquérans y introduisirent la langue & les lettres arabes, fonderent des Colléges & des Mosquées, & laisserent d'immenses revenus à ceux qu'ils érigerent dans Maroc & dans Fez.

Il y a cependant dans cette ville des Synagogues de Juifs, qui quitterent l'Espagne pour passer en Barbarie, principalement ceux qui étoient orfevres, maréchaux. Depuis, quand Ferdinand Roi d'Espagne, & Emmanuel, Roi Portugal, chasserent ceux qui habitoi leurs Royaumes, les Juifs passerent Afrique, & porterent dans Fez, Maroc, les Arts Européens qui ét inconnus des Barbares.

On en voit aujourd'hui beaucoup dans les rues & dans les places, exercent toutes sortes de métiers,

Rien de plus plaisant que la nourriture des habitans de Fez & de Maroc !.... Je me souviendrai toujours du *cuscus* (1), dont je m'y suis nourri, mets fort mauſsade, & dont mon maître Digy-Foleb, me faisoit souvent manger, persuadé qu'il me régaloit beaucoup....

Mais je sens que le plaisir des descriptions m'entraîne ; je conduirois insensiblement mon lecteur à Meknès, à Maroc, à Tunis, à Tripoli, &c. &c. Il pourroit se lasser de tous ces voyages, ramenons-le à Moulins, où je lui ai dit que j'avois trouvé deux enfans charmans, & qui danſoient la Montagnarde d'Auvergne.

---

(1) *Du cuscus.* C'eſt un gâteau fait comme nos biſcuits, qu'ils pétriſſent avec du beurre & du bouillon : ils y mêlent de la chair salée, & font cuire le tout, après l'avoir expoſé à la fumée d'une ſorte d'aromate brûlé.

perçus que mes ſinges ne fai
grande ſenſation, je les vendis,
mis à chercher dans mon eſprit
expédient nouveau pour gagner
gent. Pendant ce temps, mes peti
tagnards alloient dans les places
les cours faire briller leur talent :
ſoirs, ils me rapportoient fidelle
qu'ils avoient gagné : cela me rav
point que je m'attachai à eux av
la tendreſſe d'un pere : ces e
leur côté, me témoignerent la
amitié : ils avoient de l'eſprit,
inſtruire, & je commen

dont je connoiſſois la demeure à Marſeille. Le propriétaire de la maiſon qu'il habitoit, m'avoit répondu qu'il n'étoit point mort ; que ſes affaires le retenoient au Port-au-Prince, &c. en ſorte que je déſeſpérois de jamais le revoir. Un jour, dans la rue de la Harpe, je rencontre un homme qui me fixe. Eh, Monſieur, me dit-il, je ne me trompe point, vous êtes le ſignor *Bonnini*, frere de Franciſco Bonnini ? — C'eſt moi-même, Monſieur ! Comment ?... — J'étois paſſager ſur le vaiſſeau qui vous conduiſit à Malte. — Ah ! Monſieur, je vous reconnois ! Oui, vous étiez !... Mon frere s'eſt-il ſauvé ?... — Et tout l'équipage avec lui ! Nous ne perdîmes que vous ; & votre mort que nous croyions certaine, nous cauſa les plus vifs regrets !.... A peine fûtes-vous tombé dans la mer, qu'un coup de vent vint pouſſer le bâtiment, & l'éloigner du fatal briſan ſur lequel il alloit échouer ;

cale, & nous vogu...
peindrai point le déſeſpoir de voti
quand il apprit votre accident !... I
il en conçut tant de chagrin, qu
ce temps ſa ſanté s'eſt ſinguliére
térée. — Il eſt malade ? — Non, i
plus ! — Achevez ? — Il y a trois
que, de retour à Marſeille, il l
une fievre violente... — Eh
Il en eſt mort ! — Ciel ! mon c
ciſque ! . . . — Je viens d'app
malheur par un de ſes matelo
rencontré ſur le Pont-Neuf. —
pauvre frere ! — Il laiſſe une

j'aime cela ! ... Tenez, je viens juſtement de recevoir douze louis, prenez-les, je vous prie, acceptez-les ? ...

Je refuſe, le généreux étranger perſiſte, & je prends les douze louis, en l'aſſurant qu'auſſi-tôt rendu à Marſeille, je les lui rendrois.

Le ſoir, je fis part à mes petits Montagnards de cet événement, & les engageai à me ſuivre... Nous partons : un orage affreux nous ſurprend à trois lieues de Moulins... Abrités dans une forêt, la nuit nous ſurprend, nous nous égarons... une lumiere brille devant moi, je ne penſe point aux effets des météores que je connois mieux que perſonne, je ſuis imprudemment cette lumiere perfide, & je ... Puis-je achever ſans verſer des larmes... je tombe dans un précipice affreux ...

Ce précipice, qu'en recouvrant mes ſens, je crus plus profond qu'il ne l'étoit en effet, n'étoit autre choſe qu'une eſpece

Au fond étoit une [illegible] par les eaux qui venoient de toi nues ; je m'y trouvai enfoncé cou. Peu-a-peu, revenant à moi, chai, en m'appuyant contre le à me débarraſſer de ce cloaq j'avançois, plus je ſentois que l montoit ſous mes pieds. Au boi quante pas, je me trouvai hors L'obſcurité étoit des plus prof ne trouvant point d'obſtacle de j'avançois toujours...

Enfin, après avoir march plus de trois heures dans ce

trou dans lequel j'étois tombé. Je commençai par remercier le ciel de m'avoir retiré de ce gouffre, & quelque fatigué que je fuſſe, je me mis à courir, à appeler par-tout mes pauvres enfans, qui me donnoient la plus vive inquiétude.

Je paſſai ainſi le reſte de la nuit & la journée du lendemain, à battre la forêt, ſans rencontrer perſonne, que quelques voleurs, qui, préſumant bien à mon coſtume que je n'étois pas riche, ne m'attaquerent point. Enfin déſeſpérant de retrouver les amis que j'avois perdus, je ſortis du bois, le déſeſpoir dans l'ame & le cœur ſerré de douleur. A Moulins, & dans toutes les villes où je paſſai, je m'informai d'eux : perſonne ne put m'en donner des nouvelles !... jugez de mes regrets !...

Rendu à Marſeille, j'apprends, pour combler ma miſere, que mon frere a laiſſé en effet des biens conſidérables ;

associé, ajouta-t-on ?
Domingue, allez l'y trouver ; pe
qu'en vous voyant reparoître... —
interrompis-je ! cet associé aura-t-il
de mon frere !... d'ailleurs, il a de
un testament... Non, je n'irai p
retournerai à Moulins, dans le B
nois ; par toute la France je cl
mes enfans, je les appellerai
cris, ils me feront rendus ! ...
jure de ne faire aucun état, d
fixer nulle part, que je ne les
trouvés.... Je mendierai, je vi
mônes, & je les rencontrerai

tracerai à la ſuite de ceci en forme de Journal. Si je me détermine à faire imprimer ce cahier, j'y mettrai par la ſuite un peu plus d'ordre.... Je commencerai demain mon Journal.

Ce Lundi 16.

Aujourd'hui j'ai fait douze lieues, j'ai trouvé un étranger humain, qui m'a fait dîner avec lui.... J'ai couché ce ſoir chez un bon fermier, qui m'a reçu avec la plus grande ſenſibilité.

Ce Mardi 17.

Aujourd'hui à deux heures, mourant de faim, j'ai voulu demander un morceau de pain. La porte d'un château m'a été fermée, celle d'une chaumiere s'eſt ouverte, & j'ai partagé le dîner du pauvre.

Ce mercredi 18.

Aujourd'hui je me ſuis trouvé en concurrence avec un autre mendiant : un Seigneur a paſſé ; tous deux nous lui avons

nuit, ils entrent dans une auberge. — Ré-
ception qu'on leur fait. — Danger qu'ils
courent. — Il leur arrive un accident ter-
rible.

'ETIT-JACQUES
ET
GEORGETTE,
OU
ES MONTAGNARDS
AUVERGNATS.

LIVRE HUITIEME.

:i ſe terminoit le Cahier de Bonnin: it-Jacques l'avoit lu avec la plus grande ntion, & le Baron de Brécourt fit leſſus les réflexions ſuivantes.

« Eſt-on véritablement à plaindre nd on eſt malheureux par ſa faute, nd, paſſant d'un état à l'autre, cou- t de ville en ville, on commet mille rudences, mille inconſéquences qui

pourſuit, même juſtement, eſt
digne de pitié ! .... Les paſſion
ractere ſont ſouvent la ſource
les chagrins, de toutes les a
on eſt alors malheureux par
mais eſt-on toujours le maître
ger ſon caractere, de réprimer
ſions ? ... : Le jaloux qui gron
& veille ſans ceſſe, ſouffre b
l'avare à qui l'on enleve ſo
eſt au déſeſpoir ; l'inconſtant
ſe plaît nulle part, s'ennuie
& ne peut ſe fixer, eſt to
quiet : le miſanthrope qui cra

ces gens-là ſont-ils bien condamnables ? Non, ils ſe chargent de chaînes dont ils ſe frappent ſans ceſſe, & ne peuvent qu'exciter ma compaſſion. Je fuis leur commerce, & je les plains ! Je ne puis les aimer ..... ni les haïr .... L'eſprit humain eſt ſujet à tant de foibleſſes ! J'ai les miennes, chacun en a, & perſonne n'eſt heureux : non, je le ſoutiens, perſonne n'eſt parfaitement heureux !

» O toi, le plus précieux des dons que la Divinité nous a faits, Philoſophie ! toi, qui, pour être ſage, dois être accompagnée du jugement, de la modération, de la prudence & du bon ſens que je préfere à l'eſprit ! c'eſt toi qui nous fais ſupporter nos maux, c'eſt toi qui nous fais excuſer les erreurs de nos ſemblables ! tu nous apprends quelle eſt la fragilité de notre raiſon, & tu ſers de flambeau à ce guide fidelle qui, ſans

des paſſions, les plus [illegible]
de l'homme.

» Bonnin a de l'eſprit, des
un bon cœur; mais Bonnin r
avoir de l'amour-propre, des
& beaucoup d'imprudence dans
duite. Il poſſédoit toutes les
& ne ſe fixoit à aucune : il étud
entreprenoit tout, ſans cherc
faire un ſort, un état. Le
Arts & l'orgueil d'être ſa
perdu. Il eſt aiſé de devine
récit, qu'il aimoit à domin
le monde par ſon ſavoir, à

timent, & de le faire adopter. L'amour-propre choqué eſt le plus ſenſible de tous les affronts : on ne pardonne jamais à quelqu'un qui nous a contredit, qui nous a prouvé que nous n'avions pas le ſens-commun. Les ſots ſont encore plus ſuſceptibles ſur cet article que les autres ; &, comme dans le monde il y a plus de ſots que de gens d'eſprit, il faut s'accommoder à la manie du général, ſavoir ſe donner quelques torts pour procurer à ſes amis le plaiſir d'avoir raiſon. Une modeſtie adroite nous concilie les eſprits, & ſouvent ceux qui vous écoutent n'en ſont pas les dupes : quelques-uns s'apperçoivent que vous leur cédez par complaiſance, & ne peuvent qu'admirer votre douceur & votre amabilité : voilà ce que l'on appelle le véritable eſprit de ſociété : voilà, en un mot, ce qui vous attache des amis, des ſavans & des protecteurs.

droit, deux qualités dont la réi
bien des ridicules..... Ce
Bonnin!.... que je me rep
l'avoir pas queſtionné davanta
ſoir, de ne l'avoir pas preſſé
me confiât ſes malheurs! — N
tous contens aujourd'hui : il ſe
auprès de nous; ſes maux ſer
& je compterois, dans mes am
nête homme de plus!...»

Ainſi parla le Baron : la
de ſon avis, & tous deux s
de conſoler Petit-Jacques &
qui ne pouvoient retenir leu

ſe faire une raiſon pour ſupporter ce
ıeur : nos petits Montagnards s'effor-
nt mutuellement d'eſſuyer leurs larmes,
ɹuand ils furent ſeuls, ils formerent
ɜ projets, qui tous ſe détruiſirent ſuc-
vement : Georgette, il me vient une
. — Oh ! dis-la moi, Petit-Jacques.
coute, ſœur : Bonnin nous cherche par
ɜ la terre, Bonnin s'eſt réduit à la
ſſité de demander ſa vie pour nous,
découvrir notre aſile : faiſons comme
ſœur. Ne devons-nous pas l'aimer
nt qu'il nous aime ? cela n'eſt-il pas
?... Partons, allons courir le monde ;
is que nous avons encore un bien pré-
ɛ à chercher ; notre mere Théodine
uelque part : notre mere & Bonnin,
ı les deux objets qui doivent ſeuls nous
eſſer ! — Mais, frere Jacques, y
ɐ-tu donc ?... Comment, nous quit-
ns comme cela nos protecteurs ! Oh !
ne nous ſerions ingrats !... — Nous

Mais, sœur Georgette, —
que nous a donné, en mouran
pere Fliquet? Je m'en ressou
moi! Il nous a commandé de r
arrêter que nous n'ayons re
mere Théodine.... Et si nous
toujours comme cela, en ref
château! — Crois-tu que je
pas l'ordre de mon pere, qu
pas, comme toi, du désir d'e
mere?.... Voyez donc, il
autre ame que la sienne, un c
du sien!... Je le veux bien, m
mais où est-elle? Comment
trons nous, puisque nous n'

montrer ce contrat à toutes les femmes que nous verrons!... Et ſi elle a changé de nom, d'état? — Tu as raiſon : liſons un peu ce contrat? Tiens, il eſt dans ce coffre, donne-le-moi? — Frere, le voilà. — Oh! je verrai bien, en le liſant! Ecoute.

« Pardevant Maître Goubert, Notaire à Clermont-Ferrand, furent préſens Jacques Fliquet, buronnier au Puy de-Montainard, d'une part, & Marie-Georgette Théodine, d'autre part; leſquels, par ces préſentes, ont déclaré, 1.° le ſieur Jacques Fliquet, qu'il entendoit prendre pour épouſe.... » — Paſſe donc, frere, je ne comprends rien à cela, — Ni moi non plus, voyons?

« Lequel a dit... laquelle conſent... Et ledit Jacques... & ladite Théodine... Fait & paſſé, &c. » — Tiens, Jacques, c'eſt du grimoire, ça. — Je le crois; car ça n'eſt pas écrit en françois comme nos

la Marquiſe . . .
à nous de les quitter ! . . .
— C'eſt bien vrai, ils ſon
— Acheve ? — Ils nous r
peu, j'ai cela dans l'idée !
tes ſoupçons de ce matin
qu'ils nous accablent de b
Oui : cependant hier M.
bien fort grondé, parce q
trait en entrant dans ſor
Madame la Marquiſe, il
qu'elle m'a fait beaucoup
diſant qu'un jour j'oublie
bontés ! . . . . Moi, une

que j'ai laiſſé juſqu'à préſent ſur le caractere de leurs protecteurs. Bons, humains tous les deux, le Baron & la Marquiſe étoient inconſtans, changeans, hauts & quelquefois durs. Un mouvement de généroſité les avoit portés à adopter nos petits Montagnards; mais, chez eux, ce mouvement n'avoit point de ſuite: ils étoient comme les gens qui ſe font une fête d'aller au ſpectacle, & qui bâillent quand ils y ſont. Dans le premier moment c'étoit une chaleur, un enthouſiaſme! *Oui, ils ſeront nos enfans! nous les éleverons! nous les établirons! ils nous fermeront les yeux, &c.* Cela étoit trop grand, trop étendu pour être ſuivi: auſſi ces deux *protecteurs* commençoient-ils à ſe dégoûter de leurs éleves: *c'étoit un embarras! une contrainte! une dépenſe d'ailleurs! Eh puis, qu'eſt-ce qu'ils obligeoient? des ingrats ſans doute;* car tous ces enfans-là que l'on *tire de la miſere!... on y eſt ſi ſouvent attrapé!... — Il ne faut*

cela ſe peut, Madame la Marquiſe
vous ſavez que ces enfans s'a
leur avons promis de ne point
— Eh bien ! rien de plus ſimpl
apprendra à coiffer : elle ſera m
chambre, & Petit-Jacques pourra
placer Victor : il devient vieux ;
il n'eſt plus bon à rien ; — C'eſt
fidelle. — Oui ; mais il n'a plus
de vue : il ne peut plus me ſer
jeuneſſe, je lui faiſois faire
voulois ! Eh bien ! voilà qui
merveilles, &c. &c.

Telle étoit ſouvent la co

! Les ſervices que l'on vous a rendus ſont rien, ſi l'on ne peut plus vous en dre !... Tout eſt oublié !... Vous traiceux qui vous ſont ſoumis comme des aves, & vous vous étonnez de n'être ɔurés que de mercenaires. Ces gens-là, s-vous, n'ont point d'ame, de ſenens, de délicateſſe ?.... Eh mais, en z-vous à leur égard, vous qui parlez ?... :eux que leur naiſſance a deſtinés aux vaux de la ſervitude n'ont point d'ame, t votre faute : vous les aviliſſez, vous traitez avec mépris, hauteur & dureté ; ıment voulez-vous que ces gens aient ır vous des *ſentimens* & de la *délicateſſe* !... ns cette ſortie que je fais, je ne prédis point parler généralement de tous maîtres ni de tous les valets ; mais cette exion peut s'adapter également aux tecteurs & aux protégés.

uatre mois s'étoient écoulés, pendant uels le Baron & la Marquiſe, plus

Jacques la nouvelle conditic
Nos enfans ; qui déjà pren
l'étude & aux lettres, ſe me
— Qu'avez-vous donc à gé
demoiſelle ? .... penſiez-v
faire de vous une *Princeſſ*
Monſieur, vous imaginiez
un *Seigneur ?* — Non....
bien, *mais ?* Je crois qu
beaucoup faire pour des or
vous !... Allons, conſole-t
tu ſeras toujours heureux ;
eſt-ce qu'il n'eſt pas bien m
eſt à plaindre ? — Georg

'aime. Demain je commanderai pour toi un joli petit habit de livrée.... Oh ! mais charmant ! . . .

Petit-Jacques ne mépriſe point la ſervitude ; mais Petit-Jacques pleure, c'eſt ſa liberté qu'il regrette, c'eſt ce bien qu'il a reçu du ciel, & qui eſt ſon unique tréſor ! Georgette verſe auſſi des larmes : la même raiſon les fait couler ! .... Ils vont donc ſervir ; ces pauvres enfans ! Quel changement ! Où eſt le temps où on les embraſſoit, où on les careſſoit, où on leur donnoit les doux noms de fils & de fille !.... A préſent tout eſt changé : la Marquiſe & ſon ami ſont froids, réſervés avec eux ! Ils ne ſourient plus : un air de ſévérité regne ſur leur front ! La bienfaiſance dont ils s'étoient fait un plaiſir, n'eſt plus pour eux qu'un fardeau. Leur cœur eſt humain, mais par exploſion ; point de tenue, point de ſolidité dans leurs ſentimens : ils ainoient autrefois, ils protégent mainte-

eſt commun !

Petit-Jacques & ſa ſœur
rien, ils ſe retirent tout con
tant du château pour ſe liv
ment à leurs réflexions,
l'avenue d'arbres qui condu
chemin. Là, ils s'aſſeyent,
l'autre ſur un petit montic
ils ſe regardent ſans parler,
ſuffire à la foule d'idées qui
ger !.... Bientôt Jacque
ſilence douloureux, fixe ſa
la main, & s'écrie du ton le
Voilà donc le ſort brillant
flattoit ! — Il faut obéir. -

toi la femme-de-chambre de Madame ?... — Oh ! ce n'eſt pas que je rougiſſe de cela ; cet état-là eſt encore trop beau pour de pauvres enfans comme nous ! — Aſſurément ; mais tiens, veux-tu que je te diſe ? j'aimerois mieux aller de place en place chanter la Montagnarde, comme nous faiſions à Paris du temps de Bonnin ! — Du temps de Bonnin, frere !... comme nous étions heureux ! — Tous ces domeſtiques ont l'air fiers, impertinens !.... ſi nous allions devenir comme eux, ſœur Georgette ! ſi nous perdions les principes que nous ont donnés Bonnin & notre pere !... — Cela ſe pourroit bien : ces défauts-là ſe prennent peut-être avec l'habit ! — Je ne ſais, mais j'ai bien du chagrin ! — Et moi donc ; vois-tu comme je ſanglotte ? — Je ne peux pas ſanglotter, moi : ça m'étouffe là, tiens ? — Oh ! mon Dieu ! que de peines !...

Les enfans pleuroient : un étranger à

d'Artigues ? — Au bout de
Monſieur. — Y connoiſſez
qu'un à qui je puiſſe m'adr
nous, ſi vous voulez, M
y demeurons. — Vous y
rencontre eſt favorable ! Eh
vous ? — Madame la Marc
Baron ont la bonté de pre
nous. — M. le Baron ! quoi
Brécourt demeure avec
d'Artigues ? — Oui : c'eſt
— Son bon ami ! qu'ente
enfans, vous pourriez m
grand ſervice ! — Ah ! parle
ne demandons pas mi

es... c'eſt ma ſœur : oui, je ſuis ſon
re, moi, & je voudrois bien lui par-
. — Oh ! venez, Monſieur ; nous al-
ıs vous conduire. — Non, je ne puis
s entrer dans le château... vous m'a-
z l'air d'être bien raiſonnables, je vais
uş conter mes raiſons.

« Ma ſœur a été élévée avec moi :
ɜ s'eſt mariée à M. d'Artigues qui eſt
ɔrt, comme vous ſavez. Alors le Ba-
ı de Brécourt eſt devenu amoureux de
Marquiſe, &, voyant que je m'op-
ois à ſon amour, il a tâché de me
uiller avec elle. J'ai voyagé depuis ;
ſœur m'a écrit, je lui ai répondu,
reviens pour la voir ; vous ſentez
ue je ne puis pas me préſenter au
ı, puiſque le Baron y demeure :
ueroit, d'abord, ou je le tuerois ! il
iter ce malheur. — Eh bien, que
— Je voudrois que la Marquiſe
ici, afin d'avoir le bonheur de

mère l'attend ...

Gardez-vous-en bien, mes
elle ſait que c'eſt moi, elle n
pas. — Pourtant !... — Nou
un peu brouillés, vous dis-je
ſuis prêt à la ſerrer dans me
je ſuis perſuadé qu'elle ſera
tente auſſi ; mais, ſur mon n
être ne viendroit-elle pas. —
l'en prierons tant !... — Nou
droit mieux que, ſous quelq
vous trouvaſſiez le moyen
ici. Je vous attendrai, & je
rez qu'elle-même vous
... de ce ſervice ... Mais

point.... allez, mes enfans, je vous attends ici : ne lui dites pas que c'eſt ſon frere, & ſur-tout prenez garde que le Baron ne vienne avec vous.

Nos petits Montagnards ſe levent ; &, marchant tout doucement, ils ne ſavent s'ils doivent faire ce que leur preſcrit l'étranger ; car... Georgette, dit le petit Fliquet, ce Monſieur-là qui eſt ſon frere, qui eſt brouillé avec elle.... — Eh bien, Jacques, c'eſt tout ſimple ; il veut lui demander pardon apparemment. C'eſt beau, cela, quand on a fait de la peine aux gens ! — Mais le Baron qui doit ignorer... — Dame, pourquoi veut-il empêcher qu'un frere ne voie ſa ſœur ? — Oh ! c'eſt mal. — Je ſens, moi, que ſi l'on nous ſéparoit, mon bon ami Jacques, j'en mourrois de chagrin. — Et moi auſſi. — Et j'aurois bien de l'obligation à ceux qui nous réuniroient. — C'eſt tout comme moi. — Crois-moi,

Tu verras [redacted]
cela, il nous en voudra bea
Oh! que non!.... il n'eſt pas
— Non, il ne l'eſt pas; po
Monſieur ne vient-il pas lui-
château? — Tu ſais qu'il a
Baron le tueroit peut-être! —
— Nous ſerions bien fâchés,
pas, ſi ce malheur-là arrivoit!
tiens, ſi nous ne faiſons pas
dit, je parie que le frere d
eſt prêt à s'expoſer à tout pou
ſœur!.... car il paroît bien
Oui, il en parloit avec un fe
thouſiaſme!.... — Oh mais,
ſiaſme!.,.. celui que j'aurois

— Mentir !.... non.... cependant.... viens toujours, nous verrons ce que nous ferons.

Les enfans de Fliquet ſe ſentoient de la répugnance à déguiſer la vérité : néanmoins ils vouloient obliger le frere de la Marquiſe, & Madame d'Artigues elle-même ; car ils ſe figuroient qu'elle auroit un grand plaiſir à revoir ſon frere !... Les bons enfans !... ils jugeoient d'après leurs cœurs.

Tout en s'entretenant, ils entrent dans la cour du château, & rencontrent juſtement la Marquiſe qui alloit rentrer chez elle. « Oh ! venez, venez, Madame, lui dit Jacques en ſautant de joie, venez donc au bout de l'avenue, vous verrez quelque choſe !... — Quoi donc !... — Oh ! quelque choſe qui vous tendra bien contente !... — Mais qu'eſt-ce que c'eſt ? — C'eſt un homme, un Monſieur, qui parle, ... qui vous enchantera !

une ſœur. ... mais c'est q
chant ! ... — En vérité, t
je ne comprends rien à ce
— De grace, venez avec
la Marquiſe ; ... là, vrai, '
joyeuſe ! ... —

Madame d'Artigues ne
le trouble & la gaieté d
n'entend pas même ce qu
dire : cependant ils lui par
portés, ils tiennent des p
liers, qu'elle ne peut réſi
s'informer de la cauſe de
La Marquiſe aimoit marc
lance point. « Voyons do
mes enfans, leur dit-elle

il s'informe du côté où la Marquiſe va ſe promener. — Au bout de l'avenue, lui répond-elle. Jacques & ſa ſœur m'entraînent, ils me diſent que je verrai là quelque choſe de beau; j'y vais... — Allez, Madame, reprend le Baron. Dans un moment j'irai vous rejoindre; mais je veux avant viſiter mes chevaux, que mes gens ont tellement fatigués depuis deux jours, qu'ils ſont ſur les dents! cela eſt affreux!... Si je voulois faire une courſe aujourd'hui, ils ſeroient hors d'état de me conduire à deux lieues....

Le Baron, mécontent, va voir ſes chevaux, & la Marquiſe s'avance avec ſes deux guides vers le lieu où l'attend ſon frere... Quel frere!...

Les enfans, ſachant que le Baron va venir les joindre, commencent à ſe repentir; ils entrevoient de l'imprudence dans leur conduite; mais le pas eſt fait... ils vont avouer la vérité à la Marquiſe,

Elle veut fuir, Wilfax s'a
prend dans ſes bras, deux
le joignent; la Baronne inani
dans une chaiſe de poſte,
s'éloigne avec la rapidité d'u

Se figurera-t-on la doulei
de nos Montagnards? pour
douter de l'excès de leur r
leurs cris, leurs efforts n'ont
la Marquiſe a été arrachée de l
ils l'ont vu enlever!.... (
de regrets pour eux!

Leur premier mouvement
ſans réflexion, après la cha
qu'ils perdent de vue en moi
nute. Ils ne l'apperçoivent p

gens qui viennent de la pouſſer eux-mêmes dans le précipice, qui l'ont conduite à ſon raviſſeur !... Ils n'ont point la force de parler, ils n'ont que celle de gémir & de verſer des larmes ameres !... Quelle imprudence auſſi !... mais n'eſt-elle pas pardonnable à des enfans de quatorze ans, qui n'ont ni connoiſſance des hommes, ni expérience !... Ils ſont bons, confians, & par conſéquent faciles à tromper. S'ils avoient été élevés dans la ſociété, peut-être n'auroient-ils point commis cette faute ; mais dans leurs montagnes, & depuis, avec Bonnin, avec le Baron, pouvoient-ils connoître le cœur humain ? L'étude de cette ſcience n'eſt point ſuffiſante, il faut éprouver pour devenir prudent, & ces enfans pouvoient-ils l'être ?...

Je n'eſſayerai point de décrire leur embarras. Ils ne ſavent s'ils doivent retourner au château ; mais, s'ils fuient, on

prendre . . . .

Machinalement ils retournent
pas, & reprennent le chemin du
Près de l'avenue, le Baron se
le Baron qui, ne se doutant
reste tout étonné de les voir seu
gnés de larmes . . . Où est donc
mes enfans ? . . . — Ah ! Monsieur
ceux-ci en se précipitant à ses
ah ! ne nous en voulez pas ! c'
nous. . . . nous ignorions . . . .
Dieu ! quoi donc ? . . . . — M
ciel ! . . . — Achevez. — Mad
enlevée dans une voiture ! . . .
tends-je ! . . . misérables enfa
vous qui . . . Mais de quel

Mais, perfides que vous êtes, vous le ſaviez !.... — Le ciel connoît notre innocence !... — Votre innocence !...

Le Baron entre dans une fureur épouvantable : il leur donne les noms les plus injurieux, il les menace, en un mot, il eſt au déſeſpoir !... « Sortez de chez moi, ingrats, ſortez !... allez ailleurs faire éclater la noirceur de votre ame !... je maudis l'inſtant où j'eus la foibleſſe de vous tendre une main protectrice !... Partez ſur le champ, ou craignez ma colere; je ne me connois plus dans ma rage !... »

Les enfans veulent raconter la maniere dont ils ont été réduits, le Baron n'écoute rien ; il diſparoît, prend, dans ſon écurie, le cheval le moins fatigué, & ſe ſauve à toutes brides dans le deſſein d'en prendre un autre à la premiere poſte.

Petit-Jacques & Georgette n'ont pas la force de marcher... leur douleur eſt concentrée, ils reſtent mornes, inſenſibles :

ils ſont trop pénétrés pour verſer des larmes... les reproches du Baron les accablent, ils levent les yeux au ciel, & ne peuvent que l'implorer. C'eſt lui qui connoît le fond de leur cœur, il n'y a que lui qui puiſſe les ſoutenir & les ſecourir!...

Cependant on les chaſſe, il faut qu'ils partent, qu'ils ſortent du château... & pour où aller? ils n'en ſavent rien: tous les pays leur deviennent indifférens... Il faut partir, recommencer leur ancien métier; ou mendier comme Bonnin!

Laiſſons le Baron de Brécourt pourſuivre le raviſſeur de la Marquiſe, pour ne ſonger qu'à nos deux Héros. Je ne puis les abandonner dans cette cruelle conjoncture, & je crains qu'ils ne payent bien cher la fatale imprudence que leur bon cœur vient de leur faire commettre!...

Petit-Jacques & ſa ſœur, d'autant plus déſolés qu'ils ſentent qu'ils méritent leur malheur, rentrent dans le château. Déjà

ils ont tiré du coffre leurs premiers vêtemens ; Fliquet a endoſſé la groſſe veſte brune, les guêtres & le havreſac : Georgette a dépouillé la belle robe & le bonnet monté, pour ſe vêtir de ſa cotte groſſiere, & de ſa cornette rouge. Le petit tablier dont la ſervante du Curé de Sauzet lui a fait préſent, eſt le plus beau de ſa parure !... En cet état ils deſcendent le grand eſcalier ; en cet état, ils diſent adieu au château, au parc, aux lieux charmans qui leur ont ſervi d'aſile pendant ſix mois.

« Adieu, ſuperbe demeure, où le riche condamne le pauvre ſans l'entendre ! On ne nous verra plus jamais chercher des lambris pareils aux tiens : une ſimple chaumiere ſera déſormais notre maiſon ; une natte de paille, où le ſommeil ſe trouve plutôt que ſur la plume, nous ſervira de lit : un marais ruſtique nous ſemblera préférable à ton parc ſymétriſé, nous verrons travailler le laboureur, & ſon

encore une fois, maiſon ſuperbe,
l'orgueil & l'ennui ! nous pa
l'état où nous étions quand tu n
dans ton enceinte. Ces vêtemer
précieux pour nous que les ric
que tu nous offrois : la nôtre eſt
liberté & de l'égalité !... Nous re
dans nos montagnes, nous ma
pain arroſé de notre ſueur, r
tranquillité & l'appétit nous fe
excellent !... Nous n'emporto
regret, c'eſt celui d'avoir cauſé
de deux êtres bienfaiſans qui a
ſoutenir notre enfance !... C'e
prudence, que nous nous

petits Montagnards : on lui avoit appris leur faute, il ne concevoit pas qu'ils fussent capables de ce trait affreux, il les plaignoit & versoit des larmes... Ce fidelle serviteur les arrête, & leur fait des reproches qu'il croit bien fondés. Jacques le détrompe. Jacques lui raconte tout ce qui s'est passé, & se félicite de regagner l'amitié du bon Victor. «Comment, s'écrie celui-ci! comment, mes enfans, vous n'êtes pas coupables?... mais je l'aurois juré, moi qui n'y étois pas!... oui, j'aurois parié... Là, voyez donc, ces pauvres petits!... oh! vous ne vous en irez pas; non, non, vous resterez ici; vous attendrez M. le Baron: je lui parlerai, moi, je lui ferai connoître votre innocence; dame, écoutez donc, il faut l'excuser, ce cher homme! un premier mouvement... eh puis, la jalousie... C'est qu'il aime Madame comme un fou, je m'apperçois de ça, moi: eh bien, il n'ose pas lui parler de son amour, voyez-vous, quelle enfance!... Nous

devions voyager; bah! il n'eſt plus queſtion de ça!... l'amour!... je m'y connois. J'ai aimé jadis; quoique je ne ſois qu'un pauvre domeſtique, ça n'a pas empêché qu'une fois...—Victor, bon & tendre ami, recevez nos adieux! nous partons.—Mais, quel entêtement! attendez Monſieur, vous dis-je, &...—L'attendre, Victor!... ah! ciel! plutôt mourir!...—Et vous avez repris vos habits? il falloit garder les autres; vous ne connoiſſez pas Monſieur; il eſt au-deſſus de ça. Tous les ans il me dit: *Ah ça, Victor, fais-toi faire un habit neuf, celui-là ne vaut rien: les galons ſont uſés.* Eh puis les galons ſont pour moi. Oh! il y a des profits chez lui.—En reprenant notre premier état, il faut bien auſſi en reprendre les vêtemens...—Avez-vous quelque argent?—Nous avons tout laiſſé dans nos poches.—Mais, par exemple, voilà une ſottiſe que vous faites à notre maître: croyez-vous qu'il en a beſoin: voyons?... ces enfans!

ins argent, hom !... Attendez, je vais vous hercher ça, moi.... reſtez là, monſieur ! ntendez-vous, mademoiſelle ? je vous prie e m'attendre là. Mon Dieu ! mon Dieu ! ue d'événemens ! »

Victor eſt déjà deſcendu : il raporte aux nfans tout ce qu'il a trouvé dans leurs oches. « Tenez, ce beau porte-crayon en rgent, vous laiſſiez cela, pourtant ?... & e livre d'office ?... & ces papiers ?... & ſur-out votre argent ?... Serrez bien tout cela ! renez garde de perdre quelque choſe !...— Votre argent, Victor !... combien y a-t-il lonc là ? nous n'étions pas ſi riches ?—Si ait, ſi fait.—Mais nous n'avions qu'un louis , nous deux, & ſi je ne me trompe, en oilà ſix.—Allons, c'eſt que vous avez mal ompté. Vous aviez tout cela, vous dis-je. achez-le donc.—Mais, généreux Victor ! et argent ne nous appartient pas.—Qu'eſt-e que cela décide, voyons ? allez-vous ne *parler* de cette miſere-là long-temps ?

bonheur, je vous en réponds !... bien, moi : je ſuis à mon aiſe, n'empêche pas que je ne me tro heureux ! — Pourquoi ? — Vous vous nous quittez tous comme pleurerois volontiers !... ça n'eſt entendez-vous, de s'en aller ? — a chaſſés !—Parce qu'on ne conn votre innocence... Vraiment, un mere crut que je l'avois offenſée... jour ; oui... un jour de... ma foi rappelle pas le jour ; c'eſt égal. E donc : Victor, va-t-en, je ne ve voir : tu me déplais.... A ce mo au lieu de... Mais ils ne m'écoute pauvres petits !... ils me ſerrent l

n'avons beſoin de rien !...—Eh bien, vous aurez plus d'appétit pour dîner... Qu'eſt-ce que je dis donc ?... je perds la tête, je crois : puiſqu'ils ne reviendront plus !... Auſſi tout ça me trouble, tout ça me rend malade ; oh oui, j'en tomberai malade, je le parie... »

Le bon Victor continue de parler tout ſeul, & nos petits Montagnards ſont déjà bien loin... ils ont franchi le ſeuil de la grande porte du château : les voilà dans l'avenue, ils ſe retournent pour le revoir... un ſoupir s'échappe de leur poitrine, ils ſe prennent la main, & cheminent la tête baiſſée, & ſans dire un mot !...

Comme ils regrettent le ſenſible Victor ! ſans lui ils alloient oublier tous leurs tréſors, juſqu'au contrat de leur pere, & au cahier de Bonnin... Et ces cinq louis que le vieux ſerviteur avoit joints à celui qu'ils poſſédoient ! Quel trait de généroſité !... helas ! le quittent-ils ſans eſpoir de jamais le revoir, ce vertueux Victor !... peut-être un jour...

qui peut lire dans l'avenir ?... Suivons nos enfans.

Au bout de l'avenue, ils s'arrêtent ſur la grande route... Voilà deux chemins : l'un à gauche conduit à Varennes ou à Saint-Pourçain ; celui-ci, à droite, mene à Moulins... Bonnin a pris ce chemin ; il faut le ſuivre comme lui... D'ailleurs, qu'iroient-ils faire dans leurs montagnes ?... ils ſont tout auſſi avancés que lorſqu'ils en ſont ſortis !

Les voilà donc qui tournent du côté de Moulins, dont ils ſont éloignés de deux petites lieues... Le changement de leur fortune n'eſt pas ce qui les afflige : la douleur d'avoir perdu l'eſtime de leurs protecteurs, eſt la ſeule qu'ils reſſentent... Ils vont tout doucement, tout doucement, & n'oſent regarder derriere eux : s'ils rencontrent un voyageur, ils rougiſſent, ils craignent de le fixer : il ſemble que tout le monde doit être inſtruit de leur faute, qu'elle eſt gravée ſur

eur phyſionomie !... Oh ! qu'une erreur eſt enſible pour une ame vertueuſe ! que ſes emords ſont cuiſans, & que ſon repentir ſt ſincere ! elle s'accuſe, elle ſe juge plus ri-oureuſement que les autres ; &, bien loin le s'excuſer, elle cherche encore des motifs ui puiſſent aggraver ſa faute à ſes yeux. Tout l'inquiete, tout alarme ſa délica-eſſe ; la timidité, la honte l'accompagnent : elle eſt d'autant plus à plaindre, que toutes les conſolations qu'on pourroit lui donner ſont encore, pour elle, une raiſon de plus de s'accuſer !... Oh ! qu'une erreur lui coûte cher !

Nos deux petits Montagnards cheminent donc ſans s'adreſſer une parole ; ils ſont auſſi coupables l'un que l'autre, & ne ſe reprochent rien réciproquement. On ne les entendra point s'excuſer, ſe diſputer, ni rejeter l'un ſur l'autre l'imprudence qu'ils ont commiſe. Au contraire, au lieu de ſe dire : *C'eſt toi qui l'as voulu, c'eſt toi*

tu ; c'eſt moi qui ſuis le [redacted]
Ton bon cœur, ta ſenſibilité
pour cet inconnu qui ſe diſoit
Madame la Marquiſe. Je ſuis pl
toi, moi, (*d'un an*), je devois
d'expérience, & te faire réfléc
ſuites de cette affaire. — Que
frere Fliquet !... ne m'as-tu
tout, ne m'as-tu pas donné m
pour me diſſuader ?... Oh ! ſi
mes malheureux, ſi nous av
dans la douleur des protecteu
bles, c'eſt bien moi ſeule q
cauſe. Je t'ai porté à cela m
t'ai pouſſé dans l'abyme, &
il m'eſt impoſſible de t'en r

Mais enfin, j'ai fait le mal, il faut que tu le partages avec moi : cela m'afflige ſenſiblement! ... N'importe : tâchons de prendre notre parti, & ſur-tout pardonne-moi tes peines, & j'aurai moins de chagrin!...

C'étoit ainſi qu'ils ſe condamnoient tous les deux, & qu'ils implorοient mutuellement le pardon d'une faute qui leur étoit commune.

Cependant le ſoleil étoit au milieu de ſa courſe; c'étoit dans le mois d'Avril, tous les végétaux, puiſant dans la terre une ſéve nourriciere que cette tendre mere leur avoit conſervée pendant la ſaiſon des frimats, commençoient à reprendre un peu de verdeur. La tête des arbres s'élevoit orgueilleuſement, & laiſſoit croître mille petits branchages, qui tous ſe terminoient en boutons rougeâtres & glutineux. Les fleuves étoient rentrés dans leurs lits : les plaines s'émail-

d'une récolte abondante, épar
leurs fleurs avant leurs feuilles,
zéphyr careſſoit encore leurs
peut-être, hélas, le cruel *Eurus*
bientôt dépouiller !.... toute
cherchoit à réparer le tort que
fait l'hiver, ou plutôt, comme l
elle ſembloit renaître de ſes cer

Il étoit midi : nos enfans
Moulins, s'informent à tous c
rencontrent, d'un pauvre voy
doit être paſſé dans leur ville da
de Décembre dernier. Chacu
au nez, chacun leur tourne le
ſeule femme, âgée & peu f
rappelle cet homme. Ne s'apr

Bonnin, demande-t-elle aux enfans? — Bonnin ! Dieu ! c'eſt lui; oui, Madame, c'eſt Bonnin !... — Vraiment, je l'ai logé deux jours, ſans reproche. Il ne ſe portoit pas bien, ce pauvre cher homme : il avoit eſſuyé bien des malheurs ! — Oh oui, beaucoup !... Mais qu'eſt-il devenu ? — Il avoit connu feu mon mari, & ce n'étoit pas dans ce pays-ci, au moins, qu'ils s'étoient liés : le croiroit-on, mes amis, c'étoit à Alger, oui, à Alger. — A Alger ? Oh ! c'eſt bien lui ! — Comment, ſi c'eſt lui; je vous en réponds : d'ailleurs il me l'a bien déſigné. Votre mari, m'a-t-il dit, avoit tout au plus trente ans : beau, grand, bien fait !... & il ne ſe trompoit pas, car mon mari avoit cinq pieds huit, & des dents, & des yeux à fleur de tête. — Fort bien; mais qu'eſt-il devenu, de grace ? — Hélas, mon bon Sauveur ! je l'ai perdu : il eſt mort ! — Il eſt mort ! Il y avoit

ici, là, enfin par tout
c'étoit une fluxion de po
porté en moins de huit
Bonnin eſt mort ! — Q
ce pauvre voyageur ?.
pas mort, lui : c'eſt mo
été comme lui eſclave
vous nous rendez la vie !
Mais quel chemin a-t-il p
Le chemin de... attende
pelle ça... oui, c'eſt le
m'y voilà : il m'a d'abord
tures d'un bout à l'autre
bien que je les ai reter
ſont très-intéreſſantes, &
ble à raconter ces hiſtoi-

)it pas pour ſe parler, à quoi ſerviroit ſe voir, de ſe fréquenter ? il faut ir cauſer, entretenir ſon monde ; & ı-merci, de ce côté-là, je ne paſſerai pour une bête. — Nous n'en doutons t ; mais Bonnin ? — Ah ! Bonnin, vrai, je m'écartois de mon ſujet. C'eſt lorſqu'on traite d'une matiere quelque, il faut.... vous m'entendez ı ?... Ce Bonnin donc, après m'avoir ınté ſes malheurs qui ſont... ah ! bien es ! Auteur, Jéſuite, Eſclave, il a tous les métiers, cet homme-là : c'eſt eſt ſavant !... — Très-ſavant ! eh , il eſt allé ?... — A Paris, mes : il ne faut pas vous faire languir -temps ; j'aime qu'on aille droit au , moi : oui, il eſt allé à Paris, parce , dit-il, il eſpéroit y trouver deux ns qui... deux enfans ! attendez donc : ſeroit-ce pas vous, par haſard, qu'il :cheroit ?... Oui, à la maniere dont

pénétration ! — A Paris, Mada
obligé, nous y allons. — Oh
trouverez : il doit y être arrivé
Janvier, Février, Mars, Avr
quatre mois ; bah ! il y a lo
vraiment, qu'il doit y être :
pas ce temps-là pour faire soix
lieues. — Non, sans doute : ac
dame, nous vous remercions
Adieu, mes bons enfans ! . . .
suis étourdie ! j'oublios . . . . é
donc, revênez-donc . . . c'étoit
demander . . . quel âge avez-vo
quatorze ans & demi, & ma
& demi. — Un an de dif
diroit-on ? . . . ils sont bien g

cela m'amuſe. — Diſpenſez-nous-en, Madame; nous avons trop de chagrin! laiſſez-nous partir bien vîte; car nous avons le plus grand déſir de rejoindre notre bon ami! — Vous ne voulez donc pas?... Allons, partez, partez,... prenez garde à vous égarer; ſuivez toujours la grande route. Adieu, mes amis, adieu!...

L'éternelle bavarde n'auroit pas fini, ſi nos Montagnards ne ſe fuſſent éloignés. Ils ſavoient que Bonnin étoit à Paris, la joie s'étoit emparée de leur cœur; mais bientôt une réflexion fort juſte vint la diſſiper. A Paris, dit Petit-Jacques? mais Paris eſt bien grand, où le trouverons-nous? — Tu as raiſon, frere, c'eſt bien embarraſſant dans une ville comme celle-là! n'importe, marchons toujours: nous le chercherons de tous les côtés, & ſi nous ne l'y rencontrons pas, il nous ſera toujours bien doux d'habiter le même

tinuerent leur route. Entre
& Saint-Imbert, ils découvrir
ſur la gauche, le bois fatal d
ils s'étoient égarés, & un fer
cœur leur ôta la force de ma
s'arrêtent ; des larmes mouil
paupieres, ils ſe prennent la
ne peuvent que ſe dire en ſ
C'eſt-là ! — Oui, c'eſt-là ! — F
tu cette forêt ? — Mon Dieu !
connois !...

Ils gémiſſent, & bientôt
leurs regards de ce lieu fune
forcent de pourſuivre ; mai
foibles qu'ils ne peuvent fai
avancent néanmoins, & d

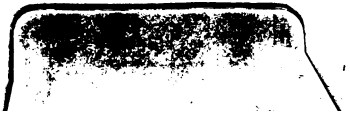
côté d'eux, fixent Georgette, & se récrient sur sa beauté. « Tiens, vois donc cette petite, s'écrie l'un d'eux : comme elle est jolie ! — Charmante ! — Sur mon honneur, c'est une rose ; & ce petit bon homme n'est pas mal non plus... Où allez-vous donc comme çà, aimables enfans ? — A Paris, Monsieur. — A Paris ? A pied ? — Oh ! nous avons déjà fait ce chemin-là ; eh puis nous allons doucement. — Vous êtes Auvergnats, n'est-ce pas ? — Auvergnats, oui, de Sauzet-le-Froid. — Eh ! qu'allez-vous faire dans cette grande ville ? mourir de faim ? — Pourquoi cela ? n'avons-nous pas des bras, & l'aide de Dieu ? — Ils me font rire. Voulez-vous venir avec nous ? nous sommes riches, & vous gagnerez de l'argent comme nous. — A quel métier ? A un métier bien agréable..., & que vous ne connoissez pas, j'en suis sûr. — Nous vous remercions

n'avez pas beſoin de tout
allez, mes enfans, allez
bien aimables, bien dou
nables, & vous réuſſirez
Ici l'interlocuteur s'adr
marades, leur dit tout b
vous de ces enfans, cam
réſolus, hem ? voulez-
les emmenions avec nou
pond un autre : ce ſer
Tout de bonne volonté,
A la bonne heure ; laiſſo
Les inconnus s'éloign
Montagnards, qui n'o

découvre[illegible]

fans entrent dans une grande c
plus raſſurés, ils demandent ſi
leur donner à coucher. Soit
coſtume déplût à l'hôte, ou q
ment il n'eût point de chamb
maiſon, il leur répondit d'un
bruſque : Non, cela n'eſt pas
n'ai plus de lits : il n'y a qu
d'heure qu'il m'en reſtoit trois
eſt deſcendu ici quatre voya
bien fallu les leur céder. — Q
geurs, dont l'un a une grand
brune & un chapeau rond
vous les connoiſſez ? — Noi
rencontrés : Oh ! ce ſont de
Honnêtes g

place où ils sont é
temps, les scélérats a
de paille, & se préq
mer.

Dieu ! que va-t-il
freux événement !...
nos pauvres enfans !
à être dévorés par la
puis continuer..... Il
que je m'interrompe
mon lecteur au Livre
voir tomber ses petit
heur plus grand encor
il pouvoit se douter !

921025